

JOAB, FILS DE TSERUJA

G.-F. Rendal

JOAB, FILS DE TSERUJA

G.-F. Rendal

ÉDITIONS DE BÉRÉE
CH-1349 JURIENS

© 1986
Éditions de Bérée
1349 Juriens
Suisse

Préface

Nous sommes heureux de présenter aux chrétiens de langue française un livre abordant un sujet inédit. Cette étude sort résolument des sentiers battus.

Nous n'avons pas connaissance qu'aucun autre ouvrage ait jamais été consacré à JOAB, FILS DE TSERUJA, même dans les pays anglo-saxons pourtant si riches en littérature biblique.

Par cet ouvrage, l'auteur veut nous faire aimer l'Ancien Testament et veut nous pousser à le découvrir pour nous-mêmes et par nous-mêmes.

Beaucoup, qui se sont découragés devant des pages de la Bible qui leur semblaient d'une lecture fastidieuse, découvriront ici des trésors cachés et des situations anciennes ayant une résonance moderne, car le cœur humain n'a hélas pas changé.

Un lecteur non-averti pourrait s'offusquer des violences rencontrées dans les récits bibliques servant de base à ce livre. Mais notre vingtième siècle, où l'on prétend que l'homme est devenu adulte, ne voit-il pas

la violence du temps de Noé étendre son ombre sinistre sur notre globe ?

Nous engageons donc le lecteur à garder présent à l'esprit, tout au long de cet exposé fait de luttes de chair et de sang, que ces textes parfois brutaux nous disent, une fois passés par le décodeur du Nouveau Testament que nous au contraire, « nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang », notre Bon Combat et nos armes étant de nature spirituelle.

Bien au-delà de l'auteur humain, notre reconnaissance s'élève à l'Auteur de tout don parfait qui, par son Saint-Esprit, a placé dans l'Eglise, corps de Christ des charismes différents pour l'édification de tous et de chacun.

Les éditeurs

Quand j'ai lu la Bible pour la première fois, le nom de Joab s'est fixé dans mon esprit et n'en est plus jamais sorti. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il m'a fasciné, mais il m'a très fortement intrigué. Chaque fois depuis lors quand, dans ma lecture méthodique de la Sainte-Ecriture, je le rencontre à nouveau, le personnage ne cesse de m'étonner. Dans la littérature religieuse, aucune étude ne semble lui avoir jamais été consacrée. Certains serviteurs de Dieu ignorent jusqu'à son existence. Pendant un camp de jeunes, lors d'une heure récréative, nous devions deviner quel personnage biblique chacun avait choisi d'être en posant chacun à son tour une question. Alors que j'avais choisi le nom de Joab, mon adversaire d'un moment, non seulement n'a pas trouvé, mais a avoué à la fin du jeu qu'il ignorait qui il était. Cet homme passait pourtant pour un bon connaisseur de la Parole de Dieu. Joab n'est cependant pas une figure insignifiante de l'Ancien Testament. Une comparaison chiffrée nous permettra de

mieux saisir l'importance du personnage. Le nom de Samson, universellement connu n'est cité que 35 fois, celui de Gédéon 39 fois, mais celui de Joab, près de 150 fois ! C'est-à-dire presque autant de fois que celui de l'apôtre Pierre ! Huit fois au moins il est dit de lui « Et Joab commandait l'armée ». Dix-huit fois on trouve cette expression qui nous a valu le titre de ce livre : « Joab, fils de Tseruja ».

Qui donc était Tseruja ? Elle était l'une des deux sœurs du roi David. Elle avait eu trois fils : Joab, Abishai et Asaël. Sur ce point, David était comme le célèbre Donald Duck de la bande dessinée, il avait trois remuants neveux qui allaient lui donner quelques soucis. Ainsi, Joab était le propre neveu de David. Or, comme David était le cadet de la famille, il est possible que son neveu Joab n'était pas tellement plus jeune que lui. Quand David abattit le géant Goliath, Joab était déjà un gamin en culotte courte. Il est logique de penser que les exploits de son oncle aient fortement impressionné son imagination d'enfant. Qui à sa place n'aurait pas rêvé de devenir un grand capitaine ? C'est ce qu'effectivement il est devenu. Avec les années, la différence d'âge va s'atténuer dans les apparences, mais ce qui ne va jamais se combler, c'est le décalage de leur vie spirituelle respective. Tous deux vont vivre leur vie avec Dieu sur un plan différent. Il m'a fallu de nombreuses années de lecture de la Bible et beaucoup de réflexion et de prière pour enfin cerner l'homme et comprendre ce qu'il représente. Car, Joab est surtout important par ce qu'il représente. Et que représente-t-il ? Il est le type du *chrétien charnel*.

Le Nouveau Testament enseigne qu'il y a trois catégories d'hommes.

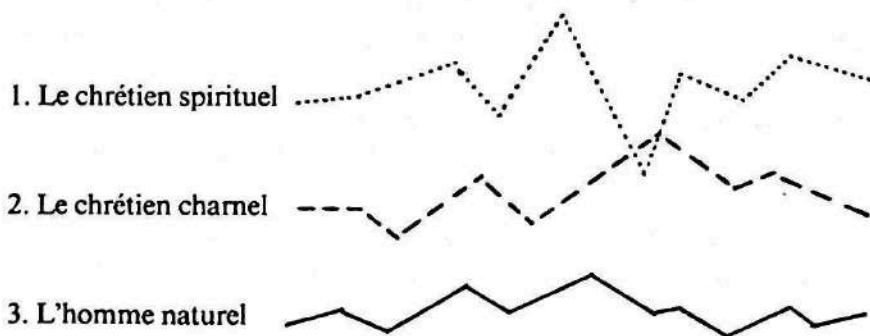
- En 1 Cor. 2.14, on trouve l'homme *animal* ou *naturel*, c'est-à-dire l'homme inconverti qui n'a pas reçu l'Esprit de Dieu et qui est dirigé par ses sens, sa sagesse et sa raison à l'état naturel.

- En 1 Cor. 3.1-3 nous trouvons le chrétien *charnel*.

- En 1 Cor. 2.15 on découvre le chrétien *spirituel*.

Le croyant spirituel c'est David. Le croyant charnel c'est Joab.

Quoique faisant partie de la même famille, de la même lignée de la foi et quoiqu'ayant fait tous les deux la même expérience de base de la conversion, nous allons voir ces deux hommes vivre leur vie sur un plan différent. L'un se laisse généralement conduire par l'Esprit de Dieu. L'autre, tout en ayant l'Esprit de Dieu, reste dominé par des influences charnelles. Il a certes reçu l'Esprit d'adoption, mais ce n'est pas là l'élément dominant de sa vie.



Le graphique de la page 9, nous aidera à mieux saisir la nuance. La ligne brisée du bas représente l'homme naturel ou inconverti. Il a aussi ses luttes morales, ses hauts et ses bas, mais son tracé ne s'inscrit pas dans le plan de Dieu.

Le tracé supérieur est celui du chrétien spirituel et le tracé du milieu celui du chrétien charnel.

Les chutes du premier et les sommets du second s'entrecroisent parfois. Ces « anomalies » peuvent perturber notre jugement. L'explication ne nous est pas fournie par l'événement qui passe mais par le bilan final des deux vies. Le premier, et le premier seul, est l'homme selon le cœur de Dieu.

Quant à l'autre, les coups d'éclats lui sont aussi occasionnels que le sont les chutes dans la vie de David.

Ce qui est exceptionnel chez David, c'est la chute.

Ce qui est exceptionnel chez Joab, c'est la spiritualité.

Ceci dit, l'importance et la valeur du personnage nous apparaît en 1 Chr.11.6-8 : « David marcha avec tout Israël sur Jérusalem qui est Jébus... David avait dit : quiconque battra le premier les Jébusiens sera chef et prince. Joab, fils de Tseruja, monta le premier et devint chef ».

Connaissiez-vous ce texte ? Chaque fois donc que nous penserons à Jérusalem, nous penserons aussi à Joab qui l'a prise d'assaut au péril de sa vie. C'est peut-être aussi la raison pour laquelle on ne trouve pas le nom de Joab parmi les héros de David. Ayant été sacré Prince et Chef il plane au-dessus du lot, ce qui semble conforme à cet homme qui sort du commun.

Comme les disciples qui ont suivi Jésus, Joab a aussi

« payé le prix ». Il a été avec David dès le commencement. On le retrouvera toujours et partout à la pointe de tous les combats. Ses qualités de chef et de prince font de lui un personnage hors série et le mettent hors-concours, même parmi les plus grands héros.

Joab, nous l'avons vu, a donc pris Jérusalem et, au cours de sa longue carrière, il prendra encore beaucoup d'autres villes. Le chrétien charnel peut aussi faire des exploits dans l'œuvre de Dieu. Il peut, comme Joab, prendre des forteresses et « réparer le reste de Jérusalem » (v.8). Il peut, comme Pierre, dire à Jésus : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant », mais il peut aussitôt, comme lui, s'élever contre les plans de Dieu et s'entendre dire : « Arrière de moi Satan, tu m'es en scandale, car tes pensées ne sont pas les pensées de Dieu mais celles des hommes ». Aussi reste-t-il une forteresse que Joab n'a jamais prise, ni lui ni le chrétien charnel, celle décrite dans le livre des Proverbes : « Celui qui est maître de lui-même est plus grand que celui qui prend une ville ». C'est ce bastion-là que sa vieille nature, son vieux cœur, ses vieux sentiments ne parviennent jamais à maîtriser et à conquérir vraiment. Il peut faire des exploits spectaculaires et revenir avec les disciples rayonnant de joie parce que les démons lui sont soumis. Il peut avoir toute la connaissance, avoir accès aux dons spirituels, risquer son corps au feu ou sa vie à la mort, mais il est un exploit qui lui est quasi inconnu, c'est de porter le fruit de l'Esprit, de se vaincre soi-même, de renoncer à soi-même et de mourir à soi-même. Or, ce sont là les plus grandes, les plus difficiles, les plus nobles et les seules vraies victoires de la vie chrétienne. Et c'est seulement en por-

tant ce fruit de l'Esprit avec abondance que le
est glorifié. (Jean 15.8). Le « comment » porter ce
nous est enseigné par le Seigneur Lui-même : «
qui demeure en moi et en qui je demeure... ». L'
l'attachement à la personne du Seigneur Jésus
pas à son royaume seulement ou à ses intérêts.
était très attaché au royaume d'Israël. Il aurait d
sa vie pour son pays comme on peut donner sa vie
sa religion. On peut aussi désirer le bien de son P
et la prospérité de l'œuvre de Dieu dans le monde.
avait toutes ces qualités-là, mais ces attachements
louables qu'ils soient, ne donnent au chrétien au
victoire sur lui-même. L'Assemblée n'est pas le C
les progrès de l'Evangile dans le monde ne son
le Cep. La générosité envers l'œuvre de Dieu n'es
le Cep. Le sacrifice même n'est pas le Cep. Le
c'est LUI : Jésus. Et toutes nos victoires profon
durables n'ont qu'une cause : notre dévotion
Personne.

Voici ce qui nous est rapporté en 1 Samuel 26.

*Les Ziphien, allèrent auprès de Saül à Guib
dirent : David n'est-il pas caché sur la collin
Hakila, en face du désert ? Saül se leva et desc
au désert de Ziph, avec trois mille hommes de
d'Israël, pour chercher David. Il campa sur la c
de Hakila, en face du désert, près du chemin. L
était dans le désert et s'étant aperçu que Saül mar
à sa poursuite, il envoya des espions et apprit ave
titude que Saül était arrivé. Alors David se leva e
au lieu où Saül campait et il vit la place où cou
Saül, avec Abner, fils de Ner, chef de son armée.*

couchait au milieu du camp et le peuple campait autour de lui. David prit la parole et s'adressant à Achimélec et à Abischaï, fils de Tseruja, frère de Joab, il dit : Qui veut descendre avec moi dans le camp vers Saül ? Et Abischaï, frère de Joab, répondit : Moi, je descendrai avec toi. David et Abischaï allèrent de nuit vers le peuple. Et voici, Saül était couché et dormait au milieu du camp et sa lance était fixée en terre à son chevet. Abner et le peuple étaient couchés autour de lui. Abischaï dit à David : Dieu livre aujourd'hui ton ennemi entre tes mains ; laisse-moi je te prie, le frapper de ma lance et le clouer à terre d'un seul coup, pour que je n'aie pas à y revenir. Mais David dit à Abischaï : ne le détruis pas ! car qui pourrait impunément porter la main sur l'oint de l'Eternel ? Et David dit : l'Eternel est vivant ! C'est à l'Eternel seul à le frapper, soit que son jour vienne et qu'il meure, soit qu'il descende sur un champ de bataille et qu'il y périsse. Loin de moi, par l'Eternel ! de porter la main sur l'oint de l'Eternel ! Prends seulement la lance qui est à son chevet, avec la cruche d'eau et allons-nous-en ».

Ici ce n'est pas à proprement parler de Joab qu'il s'agit, mais de son frère Abischaï. Toutefois, l'esprit qui les anime est le même, au point que David, un peu plus loin dans le récit, les englobera dans un même reproche : « Qu'ai-je à faire avec vous, fils de Tseruja ? » Tant il est vrai que les trois fils de Tseruja étaient comme les trois phalanges d'un seul doigt.

Cet épisode de la vie de David va nous permettre de mesurer la différence qu'il y a entre l'homme selon le cœur de Dieu et le croyant qui marche selon la chair.

Le roi Saül veut la mort de David en qui il voit un rival pour le trône. Il se lance à sa poursuite avec un corps de soldats d'élite. David, avec sa petite troupe n'a d'autre ressource que de fuir et de jouer à cache-cache avec son ennemi. A la tombée de la nuit, David qui a repéré le campement de Saül, va tenter un coup d'une incroyable audace. Il monte une expédition éclair que l'on retrouvera dans la guerre des Six Jours et dans celle du Yom Kippur : jeter une tête de pont sur la rive égyptienne du canal de Suez, alors que l'armée n'a pas tout à fait fini de reculer face au rouleau compresseur de la puissante armée de Sadate. David fait la même chose. Attaqué à dix contre un par un bataillon superbement entraîné (v.2), il décide de pénétrer jusqu'au cœur du camp de Saül. C'est une entreprise d'une audace folle. Il faut passer les gardes, se faufiler dans tout ce monde où chaque homme est un ennemi et aller jusqu'à l'endroit le plus protégé du camp, là où est le roi. Et c'est Abischaï, le frère de Joab qui accompagne David. Ces deux hommes si différents vont partager les mêmes dangers et prendre les mêmes risques.

Il est encore vrai que le croyant spirituel et le croyant charnel peuvent être engagés dans une même entreprise. Ils sont assis côte à côte au culte, ils ont le même Nom béni sur les lèvres et ils ont à cœur l'œuvre de Dieu. A la Sainte Cène ils font le même geste, ils rompent le même pain, ils boivent à la même coupe et ils croient la même vérité, mais l'un discerne le corps de Christ et l'autre pas. Ainsi en était-il pour les vierges sages et les folles. C'était le même endroit, le même vêtement, la même attente, le même assoupissement,

même cri qui les éveille, la même lampe et, comme le disait quelqu'un avec une pointe d'humour, jusqu'à la même mèche, mais c'était le contenu qui n'était pas le même. C'est pourquoi il est parfois bien difficile de les distinguer, d'autant plus que, dans le cas qui nous intéresse, la nuit les enveloppe et empêche de les reconnaître. Ils font les mêmes gestes, ils prennent les mêmes précautions, les mêmes sens sont aux aguets et ils ont le même ennemi. Le cœur de tous les deux bat à tout rompre et, pour l'un comme pour l'autre, Dieu plonge tout le camp dans un sommeil profond et miraculeux. La ressemblance entre les deux est poussée au plus haut point. Tous les deux méritent le titre de héros.

Qui va nous les faire reconnaître ? C'est leur réaction intérieure qui va nous les révéler et nous permettre de voir qu'une même cause, une même situation peuvent être perçues et abordées de deux façons très différentes. Abischaï voit dans un ensemble de faits concordants et dans des circonstances favorables une indication pour un règlement rapide et radical du problème du jour. Abischaï est un expéditif : « Aujourd'hui, *l'Eternel* livre ton ennemi entre tes mains ». On colle aussi le Nom de Dieu sur beaucoup de choses aujourd'hui. Que de gens qui vous disent : « Le Seigneur m'a dit », alors que tout le monde sait bien qu'Il ne leur a rien dit du tout ! Et le Seigneur par-ci et le Seigneur par-là ! Le Nom de l'Eternel n'a même plus la qualité du bon vin. Il devient d'appellation incontrôlée. Car c'est bien ce qui se passe, Abischaï ne se contrôle pas. Voyez à quelle enseigne il met le Nom de Dieu. Abischaï est impatient d'en finir. Abischaï trouve en Dieu l'occasion de tuer. David y

trouve l'occasion de faire grâce. Pareil aux discorde
qui voulaient faire descendre le feu du ciel sur les Sa
ritains, Abischaï ne sait pas de quel esprit il est ar
L'un veut trancher lui-même avec le bras de la c
l'autre laissera à Dieu le soin de trancher. Jamais
doute le spirituel n'a autant qu'ici surclassé et do
le charnel. David, d'une situation absolument ic
que et qui le concerne plus qu'Abischaï, va tire
conclusions diamétralement opposées. Il prend la
de Saül et, de cette arme du crime, de cette pièce à
viction, il va se servir pour le faire rentrer en lui-m
et non pour le tuer. Malgré la jalousie malade
minelle que lui voue Saül, il ne le traite pas co
un Philistin. David discerne en Saül l'homme
dérive qui, malgré tout, appartient au peuple de
et qui a reçu l'onction divine. David subi l'offens
sonnelle et démontre par ses réactions qu'il en es
au N.T. Ce n'est plus le « œil pour œil » mais
le « ne maudissez pas » de la nouvelle alliance. Ic
qu'ailleurs, David préfigure Celui qui sera connu
l'appellation de « fils de David » et qui sera, c
façon parfaite, l'Homme selon le cœur de Die

Il est intéressant de noter toutefois la pruden
David qui se tient à une distance respectable de
(v.13). Générosité n'est pas naïveté. David, le cr
spirituel, a aussi le discernement des esprits. Il
qui il a affaire : à un ennemi qui est dominé p
mauvais esprit. Saül est devenu un lunatique.
comme la lune, il a des phases ; des explosio
fureur suivies de crises sentimentales et de regre
riles. David dira d'ailleurs, (1 Sam.27.1) : « Je
rai un jour de la main de Saül. » Il ne fait plus

fiance. Deux boutonnières dans le dos, ça suffit, je ne vous permettrai pas de m'en faire une troisième ! Désormais, Monsieur Saül, vous passerez devant, car je veux vous tenir à l'œil. David connaît assez l'orthographe pour savoir que grandeur d'âme ne s'écrit pas grandeur d'âne. Non, il ne faut pas prendre les enfants du Bon Dieu pour des canards sauvages ! David va donc sagement s'installer sur la colline d'en face avant de s'adresser à Saül. Il reste sur la défensive, mais c'est à Dieu qu'il laisse le soin de se charger de Saül. Et Dieu le fera. Cette même épée qui devait avoir raison de David, a eu raison de Saül dans les circonstances tragiques d'un suicide.

Tous ces sentiments de grâce et de foi en Dieu sont quasi inconnus de Joab et d'Abischaï. Nous allons le voir dans l'épisode suivant qui nous introduit Abner le général en chef.

Nous lisons des extraits des chapitres 2 et 3 du deuxième livre de Samuel :

Il y eut en ce jour un combat très rude, dans lequel Abner et les hommes d'Israël furent battus par les gens de David. Là se trouvaient les trois fils de Tseruja : Joab, Abischaï et Asaël. Asaël avait les pieds légers comme une gazelle des champs : il poursuivit Abner, sans se détourner de lui pour aller à droite ou à gauche. Abner regarda derrière lui et dit : Est-ce toi, Asaël ? Et il répondit : c'est moi.

Abner lui dit : tire à droite ou à gauche ; saisis-tu de l'un de ces jeunes gens et prends sa dépouille. Mais Asaël ne voulut point se détourner de lui. Abner dit encore à Asaël : détourne-toi de moi ; pourquoi te frapperais-je et t'abattrais-je en terre ? Comment

ensuite lèverais-je le visage devant ton frère Joab ? Asaël refusa de se détourner. Sur quoi Abner le frappa au ventre avec l'extrémité inférieure de sa lance et la lance sortit par derrière. Il tomba et mourut sur place. Tous ceux qui arrivaient au lieu où Asaël était tombé mort, s'y arrêtaient.

La guerre dura longtemps entre la maison de Saül et la maison de David. David devenait de plus en plus grand et la maison de Saül allait en s'affaiblissant... Pendant cette guerre, Abner tint ferme pour la maison de Saül.

Abner eut un entretien avec les anciens d'Israël et leur dit : Vous désiriez autrefois avoir David pour roi, établissez-le maintenant, car l'Eternel a dit de lui : C'est par David mon serviteur, que je délivrerai mon peuple d'Israël de la main des Philistins et de la main de tous ses ennemis.

Abner parla aussi à Benjamin et il alla rapporter ces nouvelles à David à Hébron ce qu'avaient résolu Israël et toute la tribu de Benjamin. Il arriva auprès de David à Hébron, accompagné de vingt hommes et David fit un festin à Abner et à ceux qui étaient avec lui. Abner dit à David : Je me lèverai et je partirai pour rassembler tout Israël vers mon seigneur le roi ; ils feront alliance avec toi et tu règneras entièrement selon ton désir. David renvoya Abner, qui s'en alla en paix.

Lorsque Joab et sa troupe arrivèrent, on fit à Joab ce rapport : Abner est venu près du roi qui l'a renvoyé et il s'en est allé en paix. Joab se rendit chez le roi et dit : Qu'as-tu fait ? Voici Abner est venu vers toi et pourquoi l'as-tu renvoyé et laissé partir ! Tu connais bien Abner ! C'est pour te tromper qu'il est venu, pour égarer

tes démarches et pour savoir ce que tu fais. Et Joab, après avoir quitté David, envoya sur les traces d'Abner des messagers qui le ramenèrent depuis la citerne de Sira : David n'en savait rien. Lorsque Abner fut de retour à Hébron, Joab le tira à l'écart au milieu de la porte, comme pour lui parler en secret, et là il le frappa au ventre et le tua, pour venger la mort d'Asaël son frère... »

Abner est un autre grand capitaine. David le confirme en 1 Sam.26.15 : « Qui est ton pareil en Israël ? » Il était le commandant en chef de l'armée de Saül et c'était, sous beaucoup de rapport, un homme remarquable. Certes, il n'était pas sans défauts. On ne comprend pas pourquoi Abner, sachant par prophétie que David allait devenir roi sur tout Israël, tint ferme cependant pour la maison de Saül et établit Isch-Boscheth comme roi après la mort de Saül. On trouve ici une de ces incompréhensibles contradictions de la nature humaine faussée par la chute. Il y a dans l'âme de l'homme déchu, des profondeurs troubles et ténébreuses. Le cœur naturel, fût-il le plus droit en apparence, est tortueux et méchant par dessus toute chose et qui peut le connaître ? Il est très probable qu'Abner tenait beaucoup à sa place de général en chef. Que ne fait-on parfois pour garder SA place ! Quand un homme s'est fait une place au soleil (même jusque dans l'œuvre de Dieu), il s'y cramponne de toutes ses forces et ne la lâche pas facilement !

Ainsi donc pour Abner, si David allait régner sur tout Israël, il risquait très fort de se retrouver sur la touche, puisqu'il l'avait combattu. C'est pourquoi, en intronisant le fils de Saül comme il l'a fait, il assurait

son maintien au poste de commande de l'armée. En fait, en servant si loyalement la maison de Saül, il servait surtout lui-même. Tant il est vrai que nos bonnes actions sont parfois plus troubles que nos péchés. Ah ! Abner, mais que c'est mal connaître David. Car David s'y connaissait en hommes et il tenait Abner en grande estime en raison surtout de sa loyauté. Il faut le reconnaître, il avait cette qualité fondamentale, était loyal. Il suffit de lire ce que David a dit de lui dans son éloge funèbre pour se convaincre qu'il était vraiment un grand homme : « Ne savez-vous pas qu'un chef, qu'un grand homme est tombé aujourd'hui en Israël ? » (2 Sam. 3.38). Il faut encore ajouter à son actif que, malgré les mœurs rudes de l'époque, il n'était pas un guerrier farouche et insensible. Sa conduite après la plus forte de la bataille nous le prouve. Il va faire tout ce qu'il peut pour épargner Asaël, le frère de Joab. Abner s'y connaît aussi en valeur humaine et il lui réprouve d'abattre l'un des héros de David, qui pourtant cela est évident, veut son scalp et le veut à tout prix. Pour Asaël, la tête d'Abner aurait été un trophée de choix avec en prime une belle promotion. Et si Abner a fini, en combat régulier, par tuer son implacable poursuivant, ce n'est qu'à la toute dernière limite de la légitime défense. Si donc Asaël est mort, c'est parce qu'il l'a cherché. Mais cette défaite de leur frère, Abimelech et Joab ne peuvent la digérer ; Joab surtout : elle lui reste sur l'estomac. Le croyant charnel a ceci de particulier, c'est qu'il est plus attaché à ses partisans qu'à sa famille, à sa susceptibilité qu'à la vérité. La justice d'une cause lui importe assez peu. Il estime avoir subi un préjudice : le prestige de sa famille vient d'être

recevoir un coup et c'est assez pour qu'un violent désir de vengeance submerge sa volonté et empoisonne ses sentiments. Non, ce qui est charnel n'aime pas « perdre sa vie » puisqu'il n'y voit rien à gagner. Joab n'aime pas perdre la face ni perdre tout court. En homme d'action qui ne lésine pas, il va faire contre Abner ce que son frère Abischaï avait l'intention de faire contre Saül. Mais ici, il n'y aura pas un David pour s'interposer et l'empêcher de commettre un crime. N'ayant pas de contrepoids à son amour-propre blessé, il va d'abord mentir à David : « C'est pour te tromper qu'Abner est venu, pour épier tes démarches et savoir tout ce que tu fais ». Quelle ferveur ! dirions-nous. Quel patriotisme ! Quel discernement des esprits ! Le Saint-Esprit nous dit tout simplement : Quel menteur ! Celui qui sonde les cœurs et les reins, qui met tout à nu et devant qui rien n'est caché, nous dit : « Il le tua *pour venger* la mort d'Asaël ». Ici non plus, Joab ne peut pas dire comme David au Ps. 17.3 : « Ma pensée n'est pas autre que ce qui sort de ma bouche ». De plus, la façon dont il s'y prend est indigne d'un soldat. Sa mince couche de spiritualité devient encore plus ténue et, en filigranne, on y voit paraître la tête hideuse du dragon ancien qui est à la fois le Menteur et le Meurtrier dès le commencement. Tant que l'objet de sa haine ne sera pas abattu, Joab n'aura pas de repos. Sa paix est à ce prix. On est parfois étonné de ce qui rend un homme paisible et de savoir à qui l'esprit charnel s'en prend. C'est David qui nous le dira : « A un plus juste que lui ». On n'a pas fini de s'étonner, car à la question : « A qui il s'en prend ? », il faut en ajouter une autre : « Quand ? » Là encore

c'est David qui nous le dira : « Il a mis *en te*
paix le sang de la guerre sur sa ceinture et sur ses
sures ». C'est quand la paix vient d'être faite
David et Abner qu'il se met sur le sentier de la
La paix ne plaît pas à la chair ; elle ne rêve qu'
et bosses. N'est-ce pas là ce qu'en dit le Saint
dans le N.T. ? : « Les œuvres de la chair sont
vie, l'inimitié, les querelles, les jalousies, les a
tés, les disputes... » (Gal. 5.19).

Mais surtout, ne blâmons pas trop Joab car,
blions jamais, il y a un Joab qui sommeille da
que enfant de Dieu. Tant qu'il dort, tout va bie
lorsqu'il se réveille et que le divin David n'
appelé pour contrebalancer ses élans charnels,
aussi faire des dégâts. Qu'un autre nous surcla
que dans l'exercice d'un ministère de l'Esprit, qu
orgueil naturel soit ou se croie humilié, qu
soyons mortifiés dans des choses qui nous to
d'aussi près que la défaite d'Asaël était proche d
et nous verrons si les serpents de la jalousie, d
vie, de l'animosité, de la dispute et des clam
redresseront pas la tête en sifflant. Sans la p
et l'aide du divin David que nous avons en n
le Saint-Esprit, ces monstres glapissant et hurla
la ménagerie infâme de nos vices, auront tôt
nous des frères jumeaux de Joab.

Pour terminer, nous lirons le verset 39 du c
3 : « David dit : je suis encore faible bien que j'
l'onction royale ; et ces gens, les fils de Tseru
trop puissants pour moi. »

Dans une certaine mesure, David craignait
n'avait pas encore sa royauté bien en main et i

tenir compte de sa présence et de sa formidable personnalité, d'autant plus qu'il se sentait encore faible. De même, il y a deux natures en nous, celle de Joab et celle de David. A la conversion nous avons reçu une onction royale, le don du Saint-Esprit. Si tout est réglé quant à notre salut éternel par le grand sacrifice de la Croix, beaucoup de choses restent en suspens quant à nos victoires spirituelles. Il y a encore des situations qui nous dominent alors qu'elles devraient être dominées. Il est vrai que si le divin David qui est en nous est encore faible, les fils de Tseruja que nous portons aussi en nous sont, eux, toujours puissants.

Pour que le faible devienne fort, grandisse et se développe, il faut en prendre soin et le bien nourrir. L'intimité avec Jésus-Christ, la vie de foi, la prière assidue, l'étude de la Parole de Dieu, la présence aux assemblées de l'Eglise et le service pour le Maître seront les fortifiants de notre homme intérieur.

Pour que le fort s'affaiblisse, il faut le mettre au régime et surtout ne pas l'affrioler avec ce qu'il aime. Donnez de la pornographie en pâture à la concupiscence du vieil homme, il en fera un coup de sang. Le résultat est garanti. Si nous faisons beaucoup de cas de Joab, il va nous causer des problèmes à long terme de vie et les chiffres de notre vie intérieure seront toujours dans le rouge. La Bible nous dit : « Ne prenez pas soin de la chair pour en satisfaire les convoitises » (Rom. 13.14).

On raconte qu'un homme prenait des paris sur deux chiens qu'il faisait se battre entre eux. Il révéla un jour qu'il affamait l'un des deux chiens et qu'il pariait sur

l'autre. Immanquablement l'avantage penchait
de celui qui avait été bien nourri.

Tout se ramène à une question de régime.
vrai pour la vie du corps, ça l'est plus encore
vie de l'âme.

Après cela, le roi des fils d'Ammon mourut, et Hanun, son fils, régna à sa place. David dit : Je montrerai de la bienveillance à Hanun, fils de Nachasch, comme son père en a montré à mon égard. Et David envoya ses serviteurs pour le consoler au sujet de son père. Lorsque les serviteurs de David arrivèrent dans le pays des fils d'Ammon, les chefs des fils d'Ammon dirent à Hanun, leur maître : Penses-tu que ce soit pour honorer ton père que David t'envoie des consolateurs ? N'est-ce pas pour reconnaître et explorer la ville, et pour la détruire, qu'il envoie ses serviteurs auprès de toi ? Alors Hanun saisit les serviteurs de David, leur fit raser la moitié de la barbe, et fit couper leurs habits par le milieu jusqu'au haut des cuisses. Puis il les congédia. David, qui fut informé, envoya des gens à leur rencontre, car ces hommes étaient dans une grande confusion ; et le roi leur fit dire : Restez à Jéricho jusqu'à ce que votre barbe ait repoussé, et revenez ensuite.

Les fils d'Ammon, voyant qu'ils s'étaient rendus odieux à David, firent enrôler à leur solde vingt mille hommes de pied chez les « Syriens de Beth-Rehob », mille hommes chez les Syriens de Tsoba, mille hommes chez les gens de Tob et de Maaca, et douze mille hommes chez les gens de Toba. A cette nouvelle, David envoya contre eux Joab et toute l'armée, les hommes vaillants. Les fils d'Ammon se tirent, et se rangèrent en bataille à l'entrée de la porte. Les Syriens de Tsoba et de Rehob, et les hommes de Tob et de Maaca, étaient à part dans la campagne.

Joab vit qu'il avait à combattre par devant et par derrière. Il choisit alors sur toute l'élite d'Israël un corps, qu'il opposa aux Syriens ; et il plaça sous le commandement de son frère Abischai le reste du peuple pour faire face aux fils d'Ammon. Il dit : Si les Syriens sont plus forts que moi, tu viendras à mon secours ; et si les fils d'Ammon sont plus forts que toi, j'irai te secourir. Sois ferme, et montrons du courage pour notre peuple et pour les villes de notre Dieu, et que l'Eternel fasse ce qui lui semblera bon ! Joab, avec son peuple, s'avança pour attaquer les Syriens, et ils s'enfuirent devant lui. Et quand les fils d'Ammon virent que les Syriens avaient pris la fuite, ils s'enfuirent aussi devant Abischai et rentrèrent dans la ville. Joab s'éléva contre les fils d'Ammon et revint à Jérusalem. (2 Sa 10)

Le récit que nous venons de lire est rapporté une deuxième fois à un mot près dans le chapitre 19 du premier livre des Chroniques.

Si le Saint-Esprit s'est plu à nous le redire intégralement, c'est qu'il revêt une grande importance. Il n'y a pas double emploi, mais insistance de la part de Dieu.

pour notre instruction. Cinq leçons vont se dégager de ce chapitre.

La première est une leçon de bon voisinage. v. 1 et 2

Ce récit nous montre quelles doivent être nos relations avec le monde qui nous environne. Et par monde, il faut comprendre les gens qui ont cette tournure d'esprit et cette façon de penser et de vivre qui sont, et qui resteront, éternellement et irréductiblement opposés à l'Eglise de Jésus-Christ.

Jésus, dans sa prière sacerdotale de Jean 17, a dit que nous n'étions pas du monde comme Il n'était pas du monde. Il a cependant ajouté : Père, je ne te prie pas de les ôter du monde, mais de les garder du mal. L'apôtre Paul nous donne des précisions en 1 Cor. 5.9-10 : « Je vous écris de ne pas avoir de relation avec les débauchés — non pas d'une manière absolue avec les débauchés, les cupides, les ravisseurs, les idolâtres de ce monde ; autrement il vous faudrait sortir du monde... » La seule occasion où il ne faut pas entretenir de relation avec autrui nous est précisée dans le verset suivant : « Ce que je veux dire, c'est de ne pas avoir des relations avec quelqu'un qui, se nommant frère, est débauché, ou cupide, ou idolâtre, ou outrageux, ou ivrogne, ou ravisseur, de ne même pas manger avec un tel homme ». Mais pour ce qui est des gens du monde, Paul dira : « Pour autant que cela dépend de vous, soyez en paix avec *tous les hommes* ». C'est ce que faisait David avec Nachasch. Israël était entouré d'ennemis mais tous n'étaient pas les ennemis d'Israël.

Plus tard Salomon et Hiram, roi de Tyr entretiendront d'excellentes relations. Les autorités de nos pays sont pas chrétiennes, tant s'en faut, mais elles sont bienveillantes et nous ne saurions trop remercier Dieu pour leur protection. Des statuts avantageux et de justes exonérations de certains impôts nous sont accordés ainsi que des autorisations de construire et de propager l'Évangile. La Bible nous exhorte d'ailleurs à prier pour les autorités qui nous gouvernent.

Mais il ne faut pas pour autant franchir les limites fixées par la Parole de Dieu et conclure, au mépris des textes sacrés, que tout ce qui est bienveillant est chrétien. Bienveillance, amabilité et courtoisie sont de bonnes choses assurément, et si nous les voyons chez certains inconvertis nous ne devrions jamais être en rupture avec eux sur ce plan. Le gouverneur de la Virginie conversait avec un négociant dans la rue quand passa un nègre qui salua le gouverneur, lequel lui rendit son salut. — Comment, vous saluez un nègre ? dit le commerçant.

— Je serais bien fâché qu'un nègre se montrât plus poli que moi, répondit le gouverneur.

Être mal embouché, bougon, râleur, morose et glorieux comme une porte de prison, tout en s'affichant comme chrétien né de nouveau, équivaut à servir la bonne soupe dans de la vaisselle ébréchée ou encore, à mettre l'étal du poissonnier juste au-dessus d'une bouche d'égout.

Il faut cependant ajouter que si les autorités sont généralement favorables chez nous, elles ne le sont pas partout ailleurs. L'Église du Silence des pays tototaïres en sait quelque chose. Et si chez nous elles le sont

encore aujourd'hui, elles peuvent ne plus l'être demain. C'est ce qui nous est rapporté ici. Du jour au lendemain la situation a basculé complètement. Comme il est bon de savoir qu'il n'en est qu'UN SEUL dont la bienveillance à notre égard ne change pas ! C'est Celui qui reste le même hier, aujourd'hui et éternellement. Il faut ajouter que les raisons de la bienveillance des hommes sont parfois troubles. En 2 Samuel 8.9-10, on trouve qu'un certain Thoi, roi d'un pays voisin, comble David de cadeaux et veut se faire son ami à tout prix, apprenant qu'il avait battu un autre roi du nom d'Hadadézer. Mais pourquoi ce Thoi se montrait-il tout à coup si gentil avec David ? La Bible nous dit : *parce qu'il était en guerre avec Hadadézer !*

De même, certaines formations politiques sont d'une extrême bienveillance avec nos minorités évangéliques, mais ne nous y trompons pas, c'est moins gratuit qu'il n'y paraît. Ce n'est souvent qu'un sourire électoral.

Que l'amabilité sans calcul d'un voisin ou la bonne humeur d'un ami ne nous fasse jamais oublier qu'ils ont l'un et l'autre besoin d'entendre la Bonne Nouvelle et d'être sauvés. Car, ce qui sauve un homme, ce ne sont pas ses relations terrestres, fussent-elles les meilleures du monde, mais sa relation personnelle avec le Sauveur et Seigneur Jésus-Christ.

Le capitaine du Castor et Pollux qui conduisait Paul à Rome était d'une extrême bienveillance envers lui, mais il tenait sa parole d'apôtre en piètre estime. Pour la perte de son navire il a préféré l'avis de l'armateur et celui de Monsieur Météo à l'avis prophétique du prince des apôtres. Et ce fut le naufrage. Mais pour

autant, la première leçon qui se dégage de celle du bon voisinage.

La deuxième leçon concerne le danger de l'interprétation ou plutôt de la

Mésinterprétation des sentiments d'autrui.

« Les chefs des Ammonites dirent à Hanun : Penses-tu que ce soit pour honorer ton père que ton père t'envoie des consolateurs ? N'est-ce pas pour naître et explorer la ville et pour la détruire que ton père t'envoie ses serviteurs auprès de toi ? » (v.3)

Il est coutumier de projeter ses sentiments sur les autres et de leur attribuer des mobiles qui ne sont pas les nôtres. On court un grave danger à vouloir expliquer une situation « en notre âme et conscience », d'après ce que *nous* ressentons et comprenons.

Ayant prêté à David des sentiments qui ne sont pas les leurs, ils ont tout interprété de travers, au point de vouloir mal prendre les honneurs que David voulait rendre.

Une lettre inoffensive lue avec un esprit malin peut devenir une source de conflit. De même, en voulant écouter un message et y trouver des intentions qui n'existent pas. Car s'il est vrai que si l'on peut écouter et même prêcher d'une façon charnelle, on peut aussi bien écouter et interpréter ce qui est dit d'une façon tout aussi charnelle. Selon l'état d'âme de qui écoute, les mêmes choses qu'il défend aujourd'hui peuvent

devenir insupportables le mois suivant. Tout est bien quand c'est le Saint-Esprit qui nous vise et met notre conscience mal à l'aise, mais quand c'est nous-mêmes qui nous sentons visés à tort, les décisions que nous prenons sont faussées à la base. C'est ce qui se passe à ce point de notre étude ; les meilleures intentions d'un roi tel que David sont entièrement mal interprétées. Pourtant la démarche de David était limpide, mais les pensées de Hanun étaient troubles. C'est dans son cœur à lui que ça ne marchait pas. Or, c'est du cœur que sortent les mauvaises pensées, l'envie, la colère, l'impureté, les meurtres, etc... L'amour qui était chez le père n'était pas chez le fils, car l'amour ne soupçonne pas le mal. En fait, Hanun a péché contre l'amour. C'est un péché dont la gravité se mesure par les résultats. Il se rend odieux, il agit avec cynisme et conduit son peuple à la ruine et à l'anéantissement.

La troisième leçon se lit dans le N.T. (Mat. 22.2-7)

Jésus, prenant la parole, leur parla de nouveau en paraboles, et il dit :

Le royaume des cieux est semblable à un roi qui fit des noces pour son fils. Il envoya ses serviteurs appeler ceux qui étaient invités aux noces ; mais ils ne voulurent pas venir. Il envoya encore d'autres serviteurs, en disant : Dites aux conviés : Voici, j'ai préparé mon festin ; mes bœufs et mes bêtes grasses sont tués, tout est prêt, venez aux noces. Mais, sans s'inquiéter de l'invitation, ils s'en allèrent, celui-ci à son champ, celui-là à son trafic ; et les autres se saisirent des serviteurs,

les outragèrent et les tuèrent. Le roi fut irrité ; il envoya ses troupes, fit périr ces meurtriers, et brûla leur ville.

Nous trouvons ici l'histoire des bonnes intentions de Dieu envers les hommes. Dieu ne veut pas la mort du pécheur. Il ne veut que son bien et son salut. Mais le malin le lui dit bien haut. Mais les hommes ne l'entendent pas ainsi. Pour eux, Dieu est le trouble-fête qui veut entrer de force dans leur vie, les priver de leurs plaisirs, s'immiscer dans leurs affaires et s'emparer de leur liberté. Beaucoup d'hommes ressentent l'amour de Dieu comme une agression. Mais c'est l'amour du péché qu'ils portent en eux qui leur fait voir les choses sous cet angle. Car si les intentions de David étaient paisibles, combien plus celles de Celui qui est plus grand que David ! Remarquez que ces hommes de la parabole qui sont outragés, ne sont pas des collecteurs d'impôts ; ils ne viennent pas davantage chercher le dû de leur maître à la fin de la récolte. Non, ils viennent avec une invitation à un festin. C'est bien l'amour qui leur vaut ces outrages.

Cela nous montre à quel point la nature humaine déchue est corrompue. Elle a un voile sur les yeux, une chape en béton sur le cœur qui la rend incapable de comprendre le plus sublime des langages, celui de l'amour. Sur la Croix du Calvaire, tout l'infini de l'amour de Dieu était là exposé, mais les hommes n'ont pas trouvé assez d'aveuglement et de haine dans leur cœur pour tourner en dérision le Fils de Dieu et se moquer de Lui. C'est pourquoi, s'il faut bénir Dieu d'avoir envoyé son Fils, il faut le bénir aussi de nous avoir envoyé le Saint-Esprit car, il faut l'avouer, sans

action profonde dans nos cœurs pour nous amener au brisement et à la repentance, nous en serions encore, comme les Ammonites, à défigurer les envoyés de Dieu et à nous complaire à des choses honteuses.

La quatrième leçon, c'est Joab qui va nous la donner. Nous la tirerons de

La bataille elle-même.

Joab s'y révèle un grand tacticien. Il ne laisse rien au hasard. Il se sert de l'intelligence que Dieu lui a donnée. Le Seigneur n'a-t-Il pas fait un reproche aux siens, leur disant que les enfants de ce siècle ont parfois plus d'intelligence que les enfants de Dieu ?

Joab analyse objectivement la situation. Il se voit pris comme dans un étau et aura à combattre par devant et par derrière. Souvenez-vous que, lors du passage de la mer Rouge, les Egyptiens venaient sur Israël de derrière et que, plus tard, les efforts des Amalécites portaient aussi sur les arrières d'Israël. Notre ennemi nous attaque sous tous les angles. Un de nos cantiques le dit bien : « Luttas au dehors, craintes au dedans. » Il est à l'intérieur, il est à l'extérieur, il est partout.

Joab choisit et dispose ses troupes en grand stratège. Aux Syriens il oppose un corps d'élite et il ne laisse à personne d'autre qu'à lui-même, la redoutable tâche de les affronter. Dans cet épisode, Joab est comme Paul, il ne fait aucun cas de sa vie comme si elle lui était précieuse (Actes 20.24). De tout temps les Syriens ont été des adversaires coriaces pour Israël. C'est

encore vrai aujourd'hui. De toutes les armées affrontent Israël au Moyen-Orient, ce sont les Syriens qui sont les plus opiniâtres au combat. Les grands rois de la maison de David et les rois de la dynastie des Hachmonides d'Israël sont venus de la Syrie. N'est-ce pas le général Syrien Hazaël qui a fait pleurer le grand prophète Elisée ?

Alors comme aujourd'hui, les armées d'Israël sont inférieures en nombre et l'issue de la bataille paraît incertaine.

Joab va alors dire trois choses remarquables :

- a) sois ferme,
- b) montrons du courage pour notre peuple et pour les villes de notre Dieu,
- c) que l'Eternel fasse ce qui lui semblera bon.

a) « Sois ferme », c'est le langage de Paul aux Ephésiens : « afin que vous teniez ferme après avoir surmonté. » C'est ce qu'il dira à Timothée : « demeure dans les choses que tu as apprises et reconnues certaines, sachant de qui tu les as apprises » (2 Tim. 3.14).

C'est à nous, qui avons atteint des temps difficiles où la saine doctrine n'est plus supportée et où de plus en plus de gens s'attachent à des fables et à des doctrines de démons (2 Tim. 4.3), que cette exhortation est adressée. Plus que jamais nous sommes appelés à tester pour la foi, c'est-à-dire l'ensemble des vérités fondamentales, qui ont été données aux saints une fois pour toutes (Jude, v.3).

b) « Ayez bon courage », c'est la parole du Seigneur aux siens. Il ne s'agit pas là d'un encouragement car il a aussitôt ajouté : j'ai vaincu le monde. C'est

dire qu'Il a vaincu pour nous afin que, nous réclamant de Sa victoire par la foi, nous puissions vaincre à notre tour. Avec un tel Capitaine, toujours vivant pour intercéder pour nous, l'issue finale et victorieuse ne fait aucun doute.

c) « Que l'Eternel fasse ce qui lui semble bon », c'est le « que ta volonté soit faite » d'un cœur qui ne dicte pas ses ordres à Dieu mais qui se soumet d'avance à Sa Souveraineté.

Le combat proprement dit et la fuite des Syriens, c'est le « résistez au diable et il fuira loin de vous » de l'épître de Jacques.

La cinquième et dernière leçon est prophétique :

Avons-nous remarqué que la victoire de Joab, toute valable qu'elle soit, n'est que partielle ? Les Syriens ne sont pas complètement battus. Pour voir la victoire totale, il faut aller au-delà de Joab ; il faut aller jusqu'à David.

Les Syriens, voyant qu'ils avaient été battus par Israël, réunirent leurs forces. Hadadézer envoya chercher les Syriens qui étaient de l'autre côté du fleuve ; et ils arrivèrent à Hélam, ayant à leur tête Schobac, chef de l'armée d'Hadadézer. On l'annonça à David, qui rassembla tout Israël, passa le Jourdain, et vint à Hélam. Les Syriens se préparèrent à la rencontre de David, et lui livrèrent bataille. Mais les Syriens s'enfuirent devant Israël. Et David leur tua les troupes de

sept cents chars et quarante mille cavaliers ; il frappa aussi le chef de leur armée, Schobac, qui mourut sur place. Tous les rois soumis à Hadadézer, se voyant vaincus par Israël, firent la paix avec Israël et lui furent assujettis. Et les Syriens n'osèrent plus secourir le roi d'Ammon. (2 Sam. 10. 15-19)

La victoire de Joab est ici représentative de nos nombreuses victoires charnelles ou semi-charnelles. Elles ne sont jamais complètes et n'ont rien de définitif.

C'est ce qui se passe en Israël aujourd'hui. Selon Ezéchiel 37, Israël est un peuple que Dieu ressuscitera, mais c'est un peuple encore charnel dans lequel le Saint Esprit n'est pas encore venu habiter. C'est pour cela que les victoires d'Israël, qui relèvent déjà de l'accomplissement des prophéties, n'ont pas un caractère définitif car elles ne sont pas encore spirituelles. Tout est toujours à refaire. Ce ne sont encore que les victoires des os, de la chair, des nerfs et de la peau. Tout peut être remis en question d'un moment à l'autre. Et tout va continuer, car c'est l'esprit de Joab qui préside aux destinées d'Israël. Il n'y aura de victoire sûre et durable pour Israël que lorsque le Roi des rois, le divin David reviendra en personne et prendra en main les destinées d'Israël et du monde.

En ce jour-là, les précaires cessez-le-feu se transformeront en paix stable et permanente. La paix ne sera plus sur papier seulement mais dans les cœurs. Voyons comment les choses se passeront :

« Ainsi l'Eternel frappera les Egyptiens mais les guérira ; ils se convertiront à l'Eternel, qui les frappera et les guérira. En ce même temps, il y aura une route d'Egypte en Assyrie : les Assyriens iront

Egypte. En ce même temps, Israël sera, lui troisième, uni à l'Egypte et à l'Assyrie, et ces pays seront l'objet d'une bénédiction. L'Eternel des armées les bénira, en disant : bénis soient l'Egypte, mon peuple et l'Assyrie, œuvre de mes mains et Israël, mon héritage ! » (Es. 19.23-25).

Pour terminer ce chapitre, ce qui vient d'être dit sur Israël est aussi vrai pour chaque enfant de Dieu. Tant que nous sommes dans nos corps de chair, nos plus belles victoires auront un caractère précaire.

L'ennemi regroupera toujours ses forces. Nos victoires d'hier ne seront jamais une garantie pour demain. Si certaines victoires sont remportées facilement aujourd'hui, nous savons hélas que les mêmes combats peuvent être tellement ardues quelques mois plus tard. Nous savons aussi que tous nos dimanches ne se ressemblent pas parce que nos victoires ne sont que partielles. Ne connaissant qu'en partie, comment vaincrions-nous en totalité ? Mais quand Il reviendra, Il mettra tous ses ennemis sous ses pieds. Sa victoire à Lui sera totale. Le dernier ennemi, la mort, rendra l'âme devant Lui. Et nous, nous serons transmués, changés en un instant, dans un corps conforme à celui de sa gloire (Phil. 3.21).

Quand Jésus reviendra, il ne devra pas s'y reprendre à deux fois. Il enchaînera Satan, établira son royaume et essuyera toute larme de nos yeux. Joab et ce qu'il représente sera oublié, parce que notre David sera là. Et avec Lui, la victoire sera totale.

L'année suivante, au temps où les rois se mettaient en campagne, David envoya Joab, avec ses serviteurs et tout Israël, pour détruire les fils d'Ammon et pour assiéger Rabba. Mais David resta à Jérusalem.

Un soir, David se leva de sa couche ; et, comme il se promenait sur le toit de la maison royale, il aperçut de là une femme qui se baignait, et qui était très belle de figure. David fit demander qui était cette femme, et on lui dit : N'est-ce pas Bath-Schéba, fille d'Eliam, femme d'Urie, le Héthien ? Et David envoya des gens pour la chercher. Elle vint vers lui, et il coucha avec elle. Après s'être purifiée de sa souillure, elle retourna dans sa maison. Cette femme devint enceinte, et elle fit dire à David : Je suis enceinte.

Alors David expédia cet ordre à Joab : Envoie-moi Urie, le Héthien. Et Joab envoya Urie à David. Urie se rendit auprès de David, qui l'interrogea sur l'état de Joab, sur l'état du peuple, et sur l'état de la guerre. Puis David dit à Urie : Descends dans ta maison, et

lave tes pieds. Urie sortit de la maison royale, et fut suivi d'un présent du roi. Mais Urie se coucha à la porte de la maison royale, avec tous les serviteurs de son maître, et il ne descendit point dans sa maison. On informa David, et on lui dit : Urie n'est pas descendu dans sa maison. Et David dit à Urie : N'arrives-tu pas de voyage ? Pourquoi n'es-tu pas descendu dans ta maison ? Urie répondit à David : L'arche et Israël et Juda habitent sous des tentes, mon seigneur Joab et les serviteurs de mon seigneur campent en rase campagne, et moi j'entrerais dans ma maison pour manger et boire et pour coucher avec ma femme ! A quel prix, vrai que tu es vivant et que ton âme est vivante, ferai-je point cela. David dit à Urie : Reste ici encore aujourd'hui, et demain je te renverrai. Et Urie retourna à Jérusalem ce jour-là et le lendemain. David l'invita à manger et à boire en sa présence, et il l'enivra. Le soir, Urie sortit pour se mettre sur sa couche, avec les serviteurs de son maître, mais il ne descendit point dans sa maison. Le lendemain matin, David écrivit une lettre à Joab, et l'envoya par la main d'Urie. Il écrivit dans cette lettre : Placez Urie au plus fort du combat et retirez-vous de lui, afin qu'il soit frappé et meure. Joab, en assiégeant la ville, plaça Urie à un endroit qu'il savait défendu par de vaillants soldats. Les hommes de la ville firent une sortie et se battirent contre Joab ; plusieurs tombèrent parmi le peuple, parmi les serviteurs de David, et Urie, le Héthien, fut aussi tué. Joab envoya un messenger pour faire rapport à David de tout ce qui s'était passé dans le combat. Il donna cet ordre au messenger : Quand tu auras achevé de raconter au roi tous les détails du combat, peut-être

se mettra-t-il en fureur et te dira-t-il : Pourquoi vous êtes-vous approchés de la ville pour combattre ? Ne savez-vous pas qu'on lance des traits du haut de la muraille ? Qui a tué Abimélec, fils de Jérubéscheth ? n'est-ce pas une femme qui lança sur lui du haut de la muraille un morceau de meule de moulin, et n'en est-il pas mort à Thébets ? Pourquoi vous êtes-vous approchés de la muraille ? Alors tu diras : Ton serviteur Urie, le Héthien, est mort aussi.

Le messager partit ; et, à son arrivée, il fit rapport à David de tout ce que Joab lui avait ordonné. Le messager dit à David : Ces gens ont eu sur nous l'avantage ; ils avaient fait une sortie contre nous dans les champs, et nous les avons repoussés jusqu'à l'entrée de la porte ; les archers ont tiré du haut de la muraille sur tes serviteurs, et plusieurs des serviteurs du roi ont été tués, et ton serviteur Urie, le Héthien, est mort aussi. David dit au messager : Voici ce que tu diras à Joab : Ne sois point peiné de cette affaire, car l'épée dévore tantôt l'un, tantôt l'autre ; attaque vigoureusement la ville, et renverse-là. Et toi, encourage-le !

La femme d'Urie apprit que son mari était mort, et elle pleura son mari. Quand le deuil fut passé, David l'envoya chercher et la recueillit dans sa maison. Elle devint sa femme, et lui enfanta un fils.

Ce que David avait fait déplut à l'Eternel. (2 Sam. 11)

La vie de Joab est tellement imbriquée à celle de David qu'il est impossible de parler du premier sans aussi parler du deuxième. Cette obligation n'est pas un mal, au contraire, car elle prête à notre étude une richesse positive qui lui ferait souvent défaut autrement.

C'est toutefois un bien sombre chapitre que venons de lire. Cette période courte et accidentelle la plus noire de la vie si lumineuse de David, l'homme selon le cœur de Dieu. Pour en arriver à Joab, il faut d'abord commencer par David. Le récit fait aux événements du chapitre dix. Ce sont en fait ceux-là qui conduisent à ceux-ci.

Après sa victoire décisive sur les Syriens, David envoie Joab avec l'armée pour régler définitivement la question ammonite. Mais pendant que Joab est au combat et que les soldats risquent leur vie, le premier soldat d'Israël, lui, se repose sur les lauriers de sa victoire précédente. Or, rien ne fane les lauriers comme de se coucher dessus ! Il est toujours dangereux pour un vrai croyant de ne rien faire pendant que les autres sont au travail. Ce triste épisode nous démontre à quel point la paresse est une faiblesse. Ce n'est pas le combat qui est dangereux pour le chrétien, c'est son élément naturel, mais l'adversité. Un proverbe de chez nous prétend qu'elle est la mère de tous les vices. Nous soupignons parfois de la paresse, du relâche, des vacances spirituelles, mais saurons-nous gérer aussi bien notre vie dans l'abondance que dans l'adversité, dans la nonchalance que dans l'activité ? L'apôtre Paul avait flairé le danger ; c'est lui qui a écrit : « J'ai appris à être dans la disette et j'ai aussi appris à être dans l'abondance. » Quand David était dans la disette, il écrivait et composait ses plus beaux psalmes, tel le Ps. 63 : « Ô Dieu, tu es mon Dieu, mon âme cherche, mon âme a soif de toi, mon corps se dessèche après toi dans une terre aride, desséchée, sans eau. Ainsi je te contemple dans le sanctuaire pour voir ta puissance et ta gloire car ta bonté vaut mieux que l'huile et le miel. »

vie... » Lorsqu'il était pressé de toute part, réfugié et coincé dans la caverne d'Adullam, il vit son ennemi mortel venir se reposer à quelques mètres de lui et là, au lieu de le tuer, il coupa avec son épée un pan du manteau du roi Saül. A peine avait-il fait ce geste que son cœur se mit à battre à la pensée qu'il avait porté la main sur le manteau du roi. Quelle conscience délicate, quelle élévation d'âme, quelle noblesse de sentiment ! Mais ici dans l'abondance, il met la main sur la femme d'un autre et il ne tremble pas. Faisant la douce farniente, baillant à se décrocher la machoire, il aperçut une jeune et jolie femme qui faisait ses ablutions rituelles. Certes, il n'y a aucun mal à regarder une jolie personne. Le mal commence quand on la regarde trop longtemps. Et c'est ce qu'il a fait. Il s'enquiert de son identité et apprend qu'elle est mariée et que son époux est un de ses meilleurs officiers qui se bat sur le front. La chose aurait dû se terminer là et ne jamais aller plus loin. Mais il est allé plus loin et, dans ces cas-là, aller plus loin, c'est toujours aller trop loin. David est d'autant plus inexcusable que, selon les coutumes de l'époque, il avait déjà plusieurs épouses. De l'une d'elle, Abigaïl, la Bible nous dit qu'elle était une femme de bon sens et belle de figure. Il n'avait pas l'excuse de vivre comme John Wesley, un enfer avec son dragon de femme. Voyez-vous, il n'y a pas de limite à la convoitise. Le cœur humain ne cesse jamais de désirer : c'est un abîme d'insatisfaction.

Blaise Pascal nous en a expliqué la raison par ces mots : « L'homme a dans le cœur un vide qui a la forme de Dieu. » Et seule, la plénitude de l'Esprit de Dieu peut, par Sa présence satisfaire ce cœur.

David coule de beaux jours avec sa belle et ce qu'il devait arriver arriva. Elle se retrouve enceinte avec toutes les conséquences affreuses que cela pouvait avoir pour une femme mariée dont l'adultère devenait indiscutable. Dans un sursaut, certes généreux, pour sauver de la lapidation la femme qu'il a séduite dangereusement compromise, David devient ingénieur au mal.

Pour couvrir un péché, il va en commettre un autre puis un autre encore. La machine infernale est amorcée ; il n'est plus maître de son mécanisme et tous les moyens qu'il va utiliser pour l'empêcher d'exploser vont échouer. Jacques 1.14 nous dit que chacun tente quand il est attiré et amorcé par sa propre convoitise. Puis la convoitise, lorsqu'elle a conçu, entraîne le péché et le péché étant consommé produit la mort. Mais David croit pouvoir encore maîtriser la situation. Il fait revenir le mari du front, s'enquiert hypocritement de l'état de la guerre, lui signe une permission de vingt-quatre heures et le renvoie coucher chez sa femme en le faisant suivre d'un cadeau. Il veut lui faire endosser une paternité qui n'est pas la sienne. Le cœur est un abîme. Quelqu'un a dit un jour : « Je ne sais pas ce qui se passe dans le cœur d'un brigand mais je sais ce qui se passe dans le cœur d'un honnête homme et c'est affreux. »

Mais voilà que, d'une façon imprévisible, les choses se gâtent pour David. « Urie, le mari de Bathschéba, au lieu de rentrer chez lui, se coucha à la porte de la maison royale, avec tous les serviteurs de son maître et il ne descendit point dans sa maison » (v. 17).

David le fait amener et lui demande pourquoi, a

un si long voyage il n'est pas rentré chez lui. L'autre lui répond avec noblesse : Sire, l'arche de l'alliance habite sous des tentes, mon seigneur le général Joab et tous ses soldats campent en rase campagne, et MOI, j'entrerais dans ma maison pour manger et pour boire et pour coucher avec ma femme ! Aussi vrai, ô roi, que tu es vivant, je ne ferai point cela (v.11).

Quelle gifle dans la figure de David !

Mais ce dernier n'est pas au bout de ses ressources. Il lui prolonge sa permission de vingt-quatre heures et l'invite le lendemain soir à un festin. David a donné aux échansons des ordres pour que le verre d'Urie ne soit jamais vide. L'autre, n'osant refuser, se retrouve à la fin du repas ivre comme pas un. Mais aussi têtue à lui tout seul que tous les Bretons du monde, il va en titubant se recoucher à la même place que la veille, parmi les serviteurs du roi.

Le lendemain, David n'a plus qu'une seule issue, c'est de s'adonner au sport très royal de la lettre de cachet. A l'adresse de Joab, il fait remettre à Urie une lettre qui scelle son arrêt de mort. Cette lettre disait : « Placez Urie au plus fort du combat et retirez-vous de lui, afin qu'il soit frappé et qu'il meure. »

Sans une anicroche, Urie mourut selon le plan prévu. Après la mort d'Urie, David fera dire hypocritement à son complice Joab qu'il a chargé d'exécuter le crime : « Ne soit pas peiné de cette affaire, que veux-tu, c'est la guerre ! » (v.25).

Ici, David est descendu au niveau des frères de Joseph qui, après avoir ramené à Jacob la tunique de leur frère, maculée avec du sang de chèvre, consolent,

en comédiens chevronnés, leur vieux papa du c...
qu'ils viennent de commettre.

Ô profondeurs infernales du cœur humain !
n'oublions jamais qu'en faisant le portrait de Da...
la Bible a, du même coup fait le nôtre. Que n...
n'ayons pas fait ce que David a fait, c'est possi...
mais que nous n'en soyons pas capables, n'en di...
rien. Dans ce domaine, que le plus vertueux gard...
moins la vertu de la modestie.

Cet épisode que nous avons bien été forcé d'an...
ser, va nous conduire à un autre dans lequel Joa...
montrera l'exécuteur des hautes-œuvres de David.
nous lève un lièvre de taille, à savoir jusqu'où doit...
notre obéissance envers l'autorité établie (Rom. 1...
C'est le problème de l'obéissance inconditionnelle...
ordres des supérieurs. Les nazis, pour excuser leur...
mes ont essayé de se retrancher derrière le prétext...
l'obéissance aux ordres.

Voyons d'abord ce qu'en dit l'Écriture :

- 1) « Que toute personne soit soumise aux auto...
supérieures ; car il n'y a point d'autorité qui ne vi...
de Dieu, et les autorités qui existent ont été insti...
par Dieu. C'est pourquoi, celui qui s'oppose à l'a...
rité résiste à l'ordre que Dieu a établi et ceux qui r...
tent attireront une condamnation sur eux-mêmes...
n'est pas pour une bonne action, c'est pour une m...
vaise, que les magistrats sont à redouter. Veux-t...
pas craindre l'autorité ? Fais-le bien et tu auras...
approbation. » (Rom. 13.1-3)
- 2) Rappelle-leur d'être soumis aux magistrats et...
autorités, d'obéir... » (Tite 3.1)
- 3) « Soyez soumis, à cause du Seigneur, à toute a...

rité établie parmi les hommes, soit au roi... soit aux gouverneurs... » (1 Pierre 2.13.14)

Une interprétation tendancieuse ou tronquée de ces trois textes peut conduire aux pires aberrations, comme celles qui ont été commises sous Hitler. Cet impératif d'obéissance aux ordres n'est applicable qu'à une situation moralement normale. Quelqu'un demandera : « Quelle est la norme ? »

Il n'y a qu'à poursuivre la lecture de deux de ces trois textes. Pierre continue par ces mots : « ... pour punir les malfaiteurs et approuver les gens de bien. » Paul dit la même chose : « ... si tu fais le mal, crains ; car ce n'est pas en vain que le magistrat porte l'épée, étant serviteur de Dieu pour exercer la vengeance *et punir celui qui fait le mal.* »

Dès que l'autorité outrepassa ces limites et fit fi des grandes lois morales et spirituelles, nul n'est tenu de s'y soumettre. Cela nous est dit clairement dans deux passages du livre des Actes des Apôtres : « ... ils (les autorités) leur défendirent absolument de parler et d'enseigner au nom de Jésus. Pierre et Jean leur répondirent : Jugez s'il est juste, devant Dieu, de vous obéir plutôt qu'à Dieu... » (Actes 4.18,19). « ... Pierre et les apôtres répondirent : il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » (5.29). Pierre a poursuivi disant : « nous ne pouvons pas ne pas parler des choses que nous avons vues et entendues. »

Que devait donc faire Joab lorsqu'il a lu la terrible lettre que lui remettait le roi ? N'oublions pas que Joab était l'homme le plus puissant du royaume après David et que celui-ci le craignait même. A ce moment de sa vie, Joab se révèle être un homme sans conscience.

Joab ne pose pas de question. Plus, Joab ne se pose pas de question.

Quelle différence entre lui et Nathan le prophète au Nom de l'Eternel ira trouver David, lui tiendra stigmatisera son crime et lui annoncera les jugements qui le frapperont lui et sa maison ! Or, si Nathan pu braver le roi, Joab plus que quiconque aurait refusé de s'associer à ce meurtre. Il aurait dû s'y opposer d'autant plus qu'Urie était un des héros de David et un de ses pairs. Mais la spiritualité de Joab est aveugle. Il ne veut être ici que l'exécuteur des ordres du roi. Il obéit à l'homme plutôt qu'à Dieu. Comme il sait que David lui en saura gré, le sourire de David lui semble préférable au sourire de Dieu. Méfions-nous du sourire des personnes opulentes et influentes : nous cultivons cette plante vénéneuse dans le jardin de notre cœur, elle finira par nous empoisonner l'existence. Il n'y a qu'un sourire au monde qui vaille tous les sacrifices : c'est celui de Dieu.

Il faut encore ajouter à la charge de Joab que son obéissance passive est d'autant plus coupable que, lorsque ses intérêts personnels seront en jeu, il saura dissimuler à David. Sa faute, c'est de ne rien dire d'abord et de se faire le complice ensuite. Joab se met dans la position du receleur qui, s'il ne vole pas les marchandises, en fait cependant le recel et se met ainsi au niveau du voleur. Certes, Joab n'a pas ourdi le terrible projet, mais il l'exécute en pleine connaissance de cause. Il assassine celui qui, parlant de lui à David, l'appelait avec respect : « mon seigneur Joab ». C'est une situation vraiment shakespearienne. Comme on comprend la fin du verset 27 : « Ce que David avait

(ou fait faire) déplut à l'Eternel. » Et encourir le déplaisir de Dieu est bien la dernière chose que l'on pourrait souhaiter à un homme. Si donc notre vie est un déplaisir pour Dieu, ce seront les tuiles en cascade et la volée de bois vert avant longtemps. Non, je ne fais pas la partie belle à Joab ; c'est l'esprit charnel dans sa passivité coupable, son indifférence écœurante, qui voit mourir l'innocent et qui ne proteste pas. Joab, ce serait le oui inconditionnel à cet autre massacre des innocents qu'est l'avortement généralement légalisé. Etre un Joab, c'est donner sa voix et ainsi prêter main-forte aux pires forfaitures dont la nature humaine est capable. On frémit, mais de fierté cette fois, quand un prince de la littérature va jusqu'à souffrir le bannissement de sa patrie pour crier au monde les crimes contre l'humanité qui se commettent dans son pays. Mais Joab n'est pas un Alexandre Slojenitsyne. Il a de tels accommodements de conscience que, par moment, on se prend à douter qu'il fasse partie du peuple de Dieu.

Si on lit les versets 21 b et 25 a, on trouve que les deux complices, d'un air entendu, se font un clin d'œil par-dessus le cadavre d'Urie. On n'est pas loin d'Hérodé et de Pilate qui se serrent la main par-dessus la tête de Celui qu'ils envoient au supplice de la croix. Mais tous les deux devront payer leur félonie envers Urie ; David dans l'immédiat et Joab plus tard, avec les intérêts. N'oublions jamais que nous aurons tous à faire avec Dieu et, que ce soit tôt ou que ce soit tard, il nous faudra tous rendre des comptes de ce que nous aurons fait de notre vie. Que de réputations assassinées, que de parjures, que de faux-témoignages, que de mauvais sentiments, que de mobiles inavouables,

que de marchandises spirituellement frauduleuses qu'il faudra bien déballer au jour de la grande inspection du tribunal de Christ !

Quelqu'un demandera : « quelle est la différence entre ces deux hommes ? » Souvenez-vous du programme de la page 9. Joab a connu les mêmes chutes mais il n'a pas connu, que l'on sache, le même repentir. Joab n'a jamais pleuré sur ses péchés. L'esprit carnel continue allègrement de pécher. Ce n'est en tout cas pas Joab qui aurait écrit le Psaume 51 !! La nécessité de la repentance, du pardon et d'un changement semble échapper à Joab et à tous ceux qui sont atteints du même esprit que lui.

Je m'en voudrais de terminer ce chapitre sur une note aussi négative.

Nous sommes descendus dans les abîmes du mal, dans les bas-fonds de la turpitude. Il est bon que nous voyions autre chose et que nous respirions un autre air. Nous allons voir le sommet de la carrière spirituelle de Joab.

On pourrait dire de Joab ce qui a été écrit d'Olivier Cromwell, le lord-protecteur de l'Angleterre : grand, étrange, caractère complexe, à la fois illuminé et calculateur, il fut un composé extraordinaire de grandeur et de bassesse, de fourberie et d'enthousiasme, de sincérité et d'hypocrisie, de générosité et de cruauté, de bon sens et d'extravagance. Tous les contrastes étaient au fond de sa nature orageuse...

Nous lisons au chapitre 12, les versets 26 à 29 : « Joab qui assiégeait Rabba des fils d'Ammon, s'en para de la ville royale et envoya des messagers à David pour lui dire : J'ai attaqué Rabba et je me suis c...

emparé de la ville des eaux ; rassemble maintenant le reste du peuple, campe près de la ville et prends-la, *DE PEUR QUE JE NE LA PRENNE MOI-MEME ET QUE LA GLOIRE NE M'EN SOIT ATTRIBUEE.* Chapeau !! Que mes lecteurs me pardonnent, c'est la seule exclamation qui, malgré sa trivialité, me paraisse digne de l'exploit, car on atteint ici des sommets spirituels vertigineux. Ce sont les cimes de l'humilité et de la loyauté. Ah ! c'est vraiment un Cromwell que ce Joab. La gloire, une fois de plus lui passe à portée de main et ça ne lui monte pas à la tête. C'est pourtant lui qui a fait tout le travail de sape et d'approche et qui, au péril de sa vie, a pris les fortifications d'assaut. Mais il s'efface pour que David ait la première place. On est presque réconcilié avec Joab, surtout quand on étudie l'Histoire qui n'est qu'une longue lutte pour le Pouvoir. Notre admiration pour lui n'en devient que plus grande quand on sait qu'à ce moment Joab, s'il le veut, peut éclipser David. Que l'esprit de gloriole lui fasse tourner la tête et David est perdu. Joab, ne l'oublions pas, est de la lignée royale la plus proche du trône, il est doublement Prince par ses actes de bravoure, il est puissant et il a l'armée avec lui. Qu'il dévoile la conduite de David, qu'il retourne l'armée contre Jérusalem et l'affaire est dans le sac, la royauté change de main. Ceci est très plausible quand on sait qu'Absalom, le propre fils de David, à la place et dans la situation de Joab n'aurait pas manqué l'occasion. Et la preuve, c'est qu'il a essayé. Quand on sait que les disciples de Jésus eux-mêmes, discutaient pour savoir lequel d'entre eux serait le premier, on n'en a que plus d'admiration pour Joab. Ici, Joab ressemble

à l'apôtre Paul qui ne dépassait pas les limites de son champ d'action (2 Cor. 10.13,14). Il est un excellent général en chef, mais il sait qu'il n'a pas l'étoffe d'un chef d'état et que Dieu ne l'a d'ailleurs pas oint à cet effet. Il est un Psaume que Joab aurait pu écrire, le 131 : « Je n'ai ni un cœur qui s'enfle ni des regrets hautains. Je ne m'occupe pas de choses trop grandes et trop relevées pour moi, loin de là !... » Joab est lié à la parole donnée, au serment prêté. Il était de ceux qui avaient oint David pour roi à Hébron et qui étaient unanimes pour qu'il règne. Jamais il ne reviendra à la parole donnée. Il considère David comme plus excellent que lui-même. Il ne recherche pas son intérêt mais celui des autres. L'esprit qui l'anime ici est indiscutablement le Saint-Esprit, car c'est l'esprit des altitudes spirituelles de Philippiens 2.5-11 qui nous dit d'après nous les sentiments qui étaient en Jésus-Christ, lequel existant en forme de Dieu n'a pas regardé l'égalité avec Dieu comme une proie à arracher, mais s'est dépouillé lui-même en prenant la forme d'un serviteur... Et Joab en cette occasion se montre le parfait fait serviteur de David. Son but se résume par une autre phrase du N.T. : « Afin qu'en toutes choses, LUI, la première place ». (Col.1.18)

Du premier épisode, nous tirerons un très sérieux avertissement.

Du deuxième, un encouragement par lequel nous apprenons qu'il y a de l'espoir même pour un combat encore charnel. Une vie de victoire est désormais possible. Rester un petit enfant spirituel n'est plus un état dans lequel il faut se résigner, surtout dans l'absence de la grâce qui est celle du Saint-Esprit. N

ne sommes plus redevables à la chair pour vivre selon la chair (Rom. 8.12).

Par la foi en Jésus-Christ et en sa victoire sur le péché, nous pouvons nous hisser jusqu'à la plénitude du Saint-Esprit et, par ce même Esprit qui habite en nous (Rom. 8.11), nous pouvons y demeurer ou, selon le cas, y revenir.

Quoique nous continuions l'histoire de Joab, c'est Absalom que nous allons suivre dans ce chapitre.

Absalom était le fils de David et de Maaca, fille du roi d'un pays voisin. Son nom voulait dire : « Père de la paix », mais pas une seule fois il ne vécut à la hauteur de son nom.

Physiquement parlant, c'était un Adonis. Il était d'une beauté parfaite. Il alliait un corps d'athlète à une tête de jeune premier. Toutes les perfections corporelles s'étaient donné rendez-vous en sa personne. La Bible dit que de la plante de ses pieds, jusqu'au sommet de la tête, il n'avait pas en lui de défaut. On se retournait pour le regarder, certains par envie, d'autres par admiration.

Les cheveux d'Absalom, longtemps avant d'être un des éléments de sa perte furent pour lui un réel problème psychologique. Il allait chez le coiffeur une fois par an, à la dernière limite, lorsque son abondante et magnifique chevelure lui pesait trop. Son caractère

vaniteux le poussait à peser le poids de ses cheveux épais. Au prix où l'on vend des postiches aujourd'hui, il avait une vraie mine d'or sur la tête !

Notons au passage qu'il y avait un côté efféminé dans sa personne. Je ne sais s'il portait jabot, chemises fleuries et dentelles de Valenciennes, ni s'il se faisait faire du parfum chez Yves Rocher ou chez Lancôme, ou à la maison Chanel, mais je n'en serais pas autrement surpris. Il est de saison de signaler, en passant, que la Bible qui est contre la confusion des sexes, nous apprend aussi que les efféminés n'héritent pas du royaume de Dieu (1 Cor. 6.10). Dieu est contre cette confusion à tous les niveaux et ceux qui s'y complaisent sont abominables à ses yeux.

Autrement dit, Absalom était à la recherche d'une identité intérieure qu'il n'a jamais trouvée. Un autre homme de renom a dit : « A 19 ans, j'étais un étranger pour moi-même. A 40 ans je me suis demandé qui j'étais. A cinquante, j'ai conclu que je ne pourrais jamais le savoir. »

Ce désert intérieur inexploré est la part de millions de jeunes comme Absalom. Une statistique canadienne affirme que 92 % des jeunes de ce pays ignorent ce qu'ils sont vraiment. Si Absalom et d'autres avec lui se tournaient vers la Bible, ils sauraient que l'homme est à l'image de Dieu, qu'il vient de Dieu, qu'il est une âme éternelle et qu'il va vers Dieu.

L'homme reste troublé intérieurement et agité par des excentricités extérieures comme Absalom tant qu'il n'ouvre pas sa vie à Jésus-Christ comme Sauveur et Maître. Lui seul peut satisfaire et apporter un sens à la vie. Il a une solution à la crise d'identité du monde.

Absalom avait aussi un autre problème : c'était son père. Beaucoup de parents aujourd'hui sont la cible des furieuses attaques de leurs enfants. On a tenté d'expliquer ce qu'était un hippie ou un jeune marginal : c'est quelqu'un qui aime tout le monde sauf ses parents.

Et pourtant, il n'y a jamais eu un seul père qui eut autant d'amour pour son fils que David pour Absalom. Sans cesse, David a essayé d'avoir le contact avec lui mais sans succès. Même lorsqu'Absalom fomenta un coup d'état, David donna l'ordre à ses officiers : « Pour l'amour de moi, doucement avec le jeune Absalom » (2 Sam. 18.5). Au plus fort de la bataille, nous apprenons que David soupirait après Absalom. Et quand la bataille tourna à la faveur de David, la première question que le roi posa fut : « Le jeune homme est-il sauf ? » Quand il apprit la mort d'Absalom, David rentra dans sa chambre pour pleurer : « Mon fils Absalom, mon fils que ne suis-je pas mort à ta place, Absalom mon fils. »

Le fils prodigue en avait aussi par-dessus la tête de vivre chez ses parents. Son père était dans son chemin et le gênait. Il fit comme beaucoup de jeunes aujourd'hui, il quitta le foyer et s'en fut pour un pays lointain. Il mit le plus de kilomètres possibles entre lui et son père. Mais la pensée ignore la distance et le temps. Aussi, lorsqu'il fut descendu au niveau des pourceaux qu'il gardait pour un autre, sa première pensée sérieuse fut pour la maison de son père. Dieu dans sa grâce lui accordait la repentance. D'un seul coup, les choses qu'il avait méprisées, lui apparurent à leur vraie valeur au point de les trouver infiniment estima-

bles. De même, quand Jésus-Christ vient dans un conflit des générations disparaît. Les différences persistent mais le conflit s'apaise.

Absalom avait encore un autre problème : celui de la tradition. Comme les jeunes d'aujourd'hui, il avait sa part du système politique de son époque. Il avait voulu des changements dans la société. Il s'est mis à la tâche. La Bible dit qu'il gagnait le cœur des gens d'Israël. Il recueillait des voix de plus en plus nombreuses. Mais peu à peu il perdit patience ; la vieille machine qui était en place refusait les changements rapides. La politique devint alors pour lui un problème. Les problèmes d'Absalom font de lui le jeune homme typique de notre époque, hostile à l'ordre établi et au système en place. Enfin le moment arriva où Absalom décida de renverser ce système par la violence. Mais comme c'est le cas pour beaucoup aujourd'hui, il n'avait malheureusement rien pour le remplacer. Absalom entreprit son plan de subversion par le charisme et la dissolution. La justice sociale était son slogan et devint le champion des masses populaires d'Israël. Pourtant il n'était pas attaché à leur cause. Il ne se souciait en réalité que de ses propres intérêts. De nos jours certains crient : « Le pouvoir au peuple », alors ce sont les meneurs qui veulent le pouvoir pour eux-mêmes. Si le coup d'état d'Absalom avait réussi, il aurait très bien pu se résumer par cette scène satirique qui s'est passée à Hyde Park à Londres lors d'un meeting politique en plein-air.

Juché sur une estrade de fortune un homme haranguait la foule en ces termes :

Mesdames et Messieurs, quand nous aurons

liberté... (avisant un Londonien en chapeau boule qui fumait un cigare à la Winston Churchill), Ladies and Gentlemen, nous fumerons tous des cigares comme ça.

De la foule une voix criarde à l'accent faubourien lança une réplique qui suscita l'hilarité générale :

— Je préfère mon mégot !

L'orateur, apparemment impassible continua : Mesdames et Messieurs, quand nous aurons la liberté nous passerons toutes nos vacances à la mer.

J'aime mieux mon jardin ! cria la même voix.

Mesdames et Messieurs, poursuivit le tribun, Mesdames et Messieurs, quand nous aurons la liberté... (signalant une Rolls Royce qui passait) nous aurons tous des bagnoles comme ça.

— J'aime mieux ma bécane !

Ce fut l'explosion. Furibond l'orateur pointant le doigt du côté d'où venaient les répliques acides, hurla : Camarade, quand nous aurons la liberté, vous ferez ce qu'on vous dira !!

Beaucoup de ceux qui ont essayé de goûter à la politique ont fait des expériences amères. Ils se sentent vides et lassés. Leur candidat n'a pas été élu, ou bien il a été incapable de tenir ses promesses. La politique est un terrain dangereux, inapte à produire des résultats durables. Jésus-Christ seul offre à ceux qui le reçoivent, une satisfaction profonde, une paix durable et un but qui ne déçoit jamais. Ce que le Christ offre survit à tous les régimes et à toutes les révolutions.

Lui, reste la valeur stable. Il reste le même hier, aujourd'hui et éternellement.

Absalom avait aussi un problème sexuel et un jour il fut outrageusement immoral.

Mais tout ceci était chez lui à l'état latent. C'était comme un volcan au repos qui n'attend que l'occasion de se réveiller et de cracher sa lave incandescente. L'occasion, il la trouvera en Tamar, sa propre fille qui était aussi jolie fille que lui était beau garçon.

Il faut dire en passant, que cette société polygame avait ses chancres. De terribles rivalités se retrouvaient non seulement au niveau des épouses mais aussi au niveau des enfants de ces différentes femmes. Des rivalités se formaient entre ces demi-frères et dressaient les uns contre les autres ceux qui n'étaient pas enfants de la même mère, bien qu'ils fussent tous fils du même père.

Mais n'oublions pas que le drame qui va éclater se rattache aux événements vus précédemment, c'est-à-dire, le péché de David. Il faut donc lire la sentence prononcée par le prophète Nathan en 2 Sam. 12.

Pourquoi donc as-tu méprisé la parole de l'Eternel en faisant ce qui est mal à ses yeux ? Tu as frappé l'épée Urie, le Héthien ; tu as pris sa femme pour faire ta femme, et lui, tu l'as tué par l'épée de ton frère d'Ammon. Maintenant, l'épée ne s'éloignera jamais de ta maison, parce que tu m'as méprisé, et parce que tu as pris la femme d'Urie, le Héthien, pour en faire ta femme. Ainsi parle l'Eternel : Voici, je vais sortir de ta maison le malheur contre toi, et je vais te faire voir sous tes yeux tes propres femmes pour les donner à un autre, qui couchera avec elles à la vue de ce soleil.

Car tu as agi en secret ; et moi, je ferai cela en ta présence de tout Israël et à la face du soleil.

Or, Dieu ne parle ni ne menace jamais en vain.

Dieu ne s'est pas prononcé que contre le péché de David. La même rigueur se retrouve dans sa Parole envers les ravisseurs, les outrageux, les homosexuels, les parjures, les envieux, les jaloux, les querelleurs, les injustes... La liste à consulter se trouve dans 1 Cor.6.9-10 et dans Galates 5.19-21.

Amnon, l'un des fils de David entreprend et réussit sur sa demi-sœur Tamar, la sœur d'Absalom, une action de séduction suivie de violence. Quand Absalom découvre l'état de prostration et de désespoir de sa sœur, il en conçoit une haine implacable contre Amnon. C'est le volcan qui se réveille, mais c'est à l'intérieur que les pressions s'accumulent. A l'extérieur, rien ne paraît. Il a la parfaite maîtrise de soi d'un comédien chevronné. Pas un muscle de sa figure ne tressaille ni ne trahit la terrible vengeance qu'il médite. Sa voix ne tremble pas de colère quand il parle à Amnon, il ne se départit pas de son sourire et ses yeux gardent une bienveillance qui, en réalité, cache une épouvantable tornade. Il laisse le soleil se coucher sur sa colère, non pas une fois, ni dix fois, ni cent fois, ni trois cent soixante-cinq fois, mais *deux fois* trois cent soixante-cinq fois ! Il faut signaler que l'inceste d'Amnon n'a pas été sanctionné par un jugement, ni par un jugement de soi. Encore un qui s'imagine qu'il va s'en tirer impunément ! C'est quand l'affaire semble enterrée et oubliée par tout le monde que le drame éclate. Absalom met son dessein meurtrier à exécution. Plus patient qu'un chat, il a attendu son heure pendant deux ans, et il frappe à mort celui qui avait outragé et déshonoré sa sœur. Une fois sa vengeance assouvie, il s'expatie dans la famille de sa mère à Gueschur où il

demeure pendant trois ans. Et là, il attend une heure. Il a tout le temps de préparer une autre manœuvre, une autre nation plus terrible que la première.

Trois longues années passent. David est le grand d'homme qui oublie, contrairement à Absalom qui n'oublie jamais. Ce sont là deux écueils à éviter : ne pas se laisser aller à pardonner l'offense avec précipitation d'une part et ne pas pardonner d'autre part. David et Joab vont tomber dans le premier piège. Joab, s'il est un grand stratège militairement parlant, manque ici de discernement : il va être l'amorce d'une fausse réconciliation. Il ne discerne certes, il discerne l'état d'âme de David. Il est assez sûr de savoir ce que pense et ce que ressent un homme de bien. C'est surtout envers les fourbes, les gens à double face qu'il est malaisé d'y voir clair. Là, Joab a vu que du feu. Pis, ça lui arrivera encore une fois à la fin de sa vie. Le charisme ou don du discernement des esprits est un don précieux. Beaucoup de souffrances seraient épargnées au peuple de Dieu s'il était plus utilisé, demandé et exercé dans l'Eglise. On rappelez-vous qu'un éminent homme de Dieu, de la première moitié du vingtième siècle avait aussi peu le discernement des esprits qu'il était grand prédicateur. Il se laissait aller avec une naïveté déconcertante. J'avoue en parler moi-même assez démunie et, si j'en ai tant soit peu, plutôt par à-coups, mais ce n'est pas constant et c'est un bien dommage.

Joab prend donc l'initiative de faire comprendre à David qu'il n'est pas le seul à souhaiter le retour de son fils. Tous les deux sont mus par un *bon élan charnel*. Oui, j'ai bien écrit : par un bon élan charnel, à-dire par un mouvement de ce que notre chair

avoir de bon. Et ce qui va suivre va nous prouver que Paul était conduit par le Saint-Esprit quand il a écrit : « Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'y a rien de bon » (Rom. 7.18). En effet, ce bon mouvement, cette bonne intention, vont se transformer en désastre, au point que David et Joab vont s'en mordre les doigts.

Afin de se couvrir et de donner une note officielle à sa future démarche auprès d'Absalom, Joab fait auprès du roi un laborieux travail d'approche qui nous est relaté en 2 Sam. 14.1-20.

Joab, fils de Tseruja, s'aperçut que le cœur du roi était porté pour Absalon. Il envoya chercher à Tekoa une femme habile, et il lui dit : Montre-toi désolée, et revêts des habits de deuil ; ne t'oins pas d'huile, et sois comme une femme qui depuis longtemps pleure un mort. Tu iras ainsi vers le roi, et tu lui parleras de cette manière. Et Joab lui mit dans la bouche ce qu'elle devait dire.

La femme de Tekoa alla parler au roi. Elle tomba la face contre terre et se prosterna, et elle dit : O roi, sauve-moi ! Le roi lui dit : Qu'as-tu ? Elle répondit : Oui, je suis veuve, mon mari est mort ! Ta servante avait deux fils, ils se sont tous deux querellés dans les champs, et il n'y avait personne pour les séparer ; l'un a frappé l'autre, et l'a tué. Et voici, toute la famille s'est levée contre ta servante, en disant : Livre le meurtrier de son frère ! Nous voulons le faire mourir, pour la vie de son frère qu'il a tué ; nous voulons détruire même l'héritier ! Ils éteindraient ainsi le tison qui me reste, pour ne laisser à mon mari ni nom ni survivant sur la face de la terre.

Le roi dit à la femme : Va dans ta maison. Je n'obéirai pas à tes ordres, car tu es ma servante.

La femme de Tekoa dit au roi : C'est sur moi que ton courroux est dirigé, et sur la maison de mon père, car ton châtiement va tomber ; le roi et son trône n'auront pas à en souffrir. Le roi dit : Si quelqu'un parle contre moi, j'en aurai pitié, et il ne lui arrivera plus de te voir. Elle dit : Que le roi se souvienne de l'Eternel, ton Dieu, afin que le vengeur du sang n'augmente pas la punition, et qu'on ne détruise pas mon fils ! Et il dit : L'Eternel est vivant ! il ne tombera pas à terre un cheveu de ta tête, car ton fils est vivant.

La femme dit : Permits que ta servante dise au roi ce que tu m'as dit. Et il dit : Parle !

La femme dit : Pourquoi penses-tu de la sorte à l'égard du peuple de Dieu, puisqu'il résulte des paroles du roi que le roi est comme coupable, en rappelant pas celui qu'il a proscrit ? Il nous fait mourir, et nous serons comme des feuilles mortes, répandues à terre et qui ne se rassemblent plus ; il ne nous ôte pas la vie, mais il désire que le fugitif ne soit pas banni de sa présence. Maintenant, si je suis venue dire ces choses au roi mon seigneur, c'est que la crainte du peuple m'a effrayée. Et ta servante a dit : Je veux aller au roi ; peut-être le roi fera-t-il ce que dira sa servante. Oui, le roi écoutera sa servante, pour la délivrer de la main de ceux qui cherchent à nous exterminer, moi et mon fils, de l'héritage de Dieu. Ta servante a dit : La parole de mon seigneur le roi est comme un arc en ciel, de Dieu, prêt à entendre le bien et le mal. Et que l'Eternel, ton Dieu, soit avec toi !

Le roi répondit, et dit à la femme : Ne me cache rien.

ce que je vais te demander. Et la femme dit : Que mon seigneur le roi parle ! Le roi dit alors : La main de Joab n'est-elle pas avec toi dans tout ceci ? Et la femme répondit : Aussi vrai que ton âme est vivante, ô roi mon seigneur, il n'y a rien à droite ni à gauche de tout ce que dit mon seigneur le roi. C'est, en effet, ton serviteur Joab qui m'a donné des ordres, et qui a mis dans la bouche de ta servante toutes ces paroles. C'est pour donner à la chose une autre tournure que ton serviteur Joab a fait cela. Mais mon seigneur est aussi sage qu'un ange de Dieu, pour connaître tout ce qui se passe sur la terre.

Joab fait ici une mise en scène à l'orientale. Notre esprit occidental et cartésien est incapable de suivre ce labyrinthe de réflexions, d'images et de demi-mots. J'ai voulu comprendre mais j'y ai renoncé. Autant vouloir expliquer des mots croisés à un chien que de percer cette énigme. Je préfère expliquer l'Apocalypse ; c'est plus simple ! Mais David tenait et suivait le fil d'Ariane ; au bout il y a trouvé Joab.

En fait, Joab procède comme Nathan le prophète qui, pour parler à David de son péché est aussi venu lui raconter une longue histoire : « il y avait une fois un pauvre homme qui n'avait qu'une seule brebis... etc... etc... » Mais la parabole de Nathan nous semble plus accessible et moins voilée que l'obscur verbiage de cette femme.

Le résultat, c'est qu'Absalom le proscrit rentre en deux étapes. Il rentre en un premier temps à Jérusalem sans avoir accès au palais royal. Mais le perfide a déjà le pied dans l'étrier ; se remettre en selle ne sera plus qu'un jeu d'enfant.

Puisque Joab, une première fois, s'était fait l'intermédiaire de paille entre lui et son père, il était tout désigné pour l'être une deuxième fois. Absalom sollicite l'intervention de Joab, mais celui-ci, calquant son attitude sur celle encore distante du roi envers son fils, feint de ne pas comprendre les appels du pied d'Absalom. Cette entrevue sollicitée une première fois, puis une deuxième, n'aura pas lieu. Alors Absalom emploie les moyens : il fait mettre le feu au champ d'orge de son père, le roi en chef. On a ici le sentiment que Joab a trop mal digéré cette façon trop cavalière de le traiter et qu'il commence à regretter d'avoir fait lever le feu qui pesait sur l'exilé. Toujours est-il, qu'Absalom est reçu au palais par le roi son père et qu'il reprend tout rentre dans l'ordre au sein de la famille.

Où donc était l'erreur de Joab et du même coup de David ?

Elle réside dans une application à contre-temps d'une grande vérité biblique : « Dieu n'ôte pas la vie à celui qu'il désire que le fugitif ne reste pas banni de sa patrie » (14.14).

En disant cela, Joab est dans l'esprit d'Ézéchiel 18.23,32 et 33.11.

Certes, dans son plaidoyer pour le retour d'Absalom, Joab a dit la même chose qu'Ezéchiel, mais avec une particule près qui est ici soulignée : « Ce que je crains est-ce que le méchant meure ? dit le Seigneur. Mais non, ce pas *qu'il change de conduite* et qu'il vive ». Cette pensée est absente du discours de Joab. Il ne lui appartient pas de faire à Joab un procès d'intention, mais l'on constate que la vérité biblique est trahie. Il n'y avait aucune repentance ni confession d'erreur.

chez Absalom. Il ne regrettait qu'une chose, celle d'avoir perdu son statut privilégié auprès du trône. La base de la restauration était si boîteuse que les affaires ne pouvaient que repartir de plus belle et dans la plus mauvaise direction. Tout était peut-être bons sentiments, tant du côté de Joab que du côté de David, mais ces bonnes intentions se révélèrent n'être que sentimentalisme stérile et déplacé. L'Amour, c'est autre chose. Il est selon Dieu. Il n'est pas faible. Il est fort. Il sait exiger des réparations et des garanties. Le reste n'est que littérature. L'amour vrai est de Dieu. Et Dieu est exigeant. L'amour aussi. Dieu veut la foi et exige la repentance pour le salut. N'oublions pas que le Calvaire est la preuve des exigences de l'amour de Dieu.

Pour nous, les péchés perdent de leur aridité avec les années qui passent. Jamais pour Dieu ni pour le salut. Les années qui passent ne rendent pas le péché moins pécheur et le salut plus accessible. C'est pourquoi le langage du salut n'est jamais « demain » mais toujours « aujourd'hui » (Héb. 3.7,15 et 4.7). C'est aussi pourquoi on ne devrait jamais laisser vieillir un péché mais au contraire le confesser le plus vite possible car, avec le temps qui passe, on risque de perdre de vue son vrai visage. Trois ans plus tard, le crime d'Absalom n'en était pas moins un crime. Et après cinq ans, quand il s'est présenté devant David, c'était toujours un crime.

L'aurait-il commis la veille qu'il n'aurait pas été plus coupable. C'est ce que le Jugement dernier rappellera aux hommes : avec Dieu il n'y a pas de prescription en dehors du pardon de la Croix de son Fils. Dieu tirera toutes les œuvres des hommes du passé de l'oubli et

Il les mettra en lumière comme si elles avaient été mises le jour même.

Autrement dit, David et Joab ont fait ce que ne fait jamais : ils ont pardonné sans qu'il y ait repentance ou confession de la part d'Absalom. David s'est ainsi préparé la pire et la plus douloureuse période de sa vie.

Il en est ainsi quand une Eglise admet dans son sein des gens irrégénérés qui n'ont pas connu la conversion, de péché, de justice et de jugement par le Saint-Esprit (Jean 16.8).

Il en fut ainsi pour un jeune homme, serviteur de Dieu plein de talent et de promesses qui, par amour pour le Christ qui l'avait sauvé et pour l'amour de son peuple, portait à une pseudo-chrétienne malencontreusement choisie comme fiancée se crut obligé de pardonner à cette dernière les pires traits de mauvais caractère, de méchanceté, sans qu'il y eût jamais changement de conduite. Le pardon qu'il prodigua, aussi inconsidéré et répété que vain, lui valut d'épouser une mégère insupportable qui fut le déshonneur de sa vie, la ruine de son foyer et l'échec partiel d'un ministère au service du mouvement international.

Il en sera toujours ainsi quand une communauté réintégrera des membres qui ne se seront pas repentis de leurs péchés pour lesquels on les avait prié de sortir. Ils peuvent se préparer à vivre ou revivre des jours sombres. La vérité de Dieu ne souffre pas d'être amputée ou tronquée. Il faut la recevoir tout entière ou ne pas la recevoir du tout.

En recevant Absalom comme ils l'ont fait, David et Joab se sont mis dans une position proche de

décrite en Apoc. 22.18,19 : « Je le déclare à quiconque entend les paroles... de ce livre ; s'il retranche quelque chose, s'il ajoute quelque chose... Dieu le frappera des fléaux décrits dans ce livre et retranchera sa part de l'arbre de vie... »

Les fléaux qui ont suivi montrent que ce n'est jamais sans danger que l'on dénature les Ecritures.

L'histoire de l'humanité a basculé dès le début, quand la mère de tous les humains a altéré la Parole de Dieu en changeant une certitude : « Tu mourras certainement. » (Gen. 2.17) en une probabilité : « De peur que vous ne mouriez. » (Gen. 3.3).

Ces récits nous montrent que même des bonnes intentions se terminent en catastrophes si elles ne respectent pas l'esprit ET la lettre de l'Ecriture sainte.

Que ce soit pour l'Eglise, pour nos familles ou pour notre vie personnelle, que Dieu nous garde de rafistolages à la Joab.

L'esprit charnel peut s'accommoder d'à-peu-près ; Dieu jamais. Souvenons-nous de notre conversion. Que c'était du travail bien fait ! En surface et en profondeur. Quel labourage et quel brisement !

Tout travail spirituel qui n'a pas cet objectif en vue est voué d'avance à d'amères expériences. Tout ce qui, sur le bon fondement, est bâti avec le foin, le bois et le chaume des seules bonnes intentions, connaîtra l'épreuve du feu et ne laissera guère que des cendres qui partiront avec le vent.

Notre vie est comme un bateau qui navigue à proximité des hauts-fonds où il faut souvent jeter la sonde pour connaître le relief sous-marin. C'est en jetant chaque jour leur sonde dans les Ecritures que les Béréens

ennoblissaient leurs sentiments (Actes 17.11). Cela permettait de déceler et surtout d'éviter de dangereux écueils.

Dans un sens, nous sommes redevables à J. pour nous en avoir signalé un très dangereux. Cela doit nous permettre de l'éviter.

Au chapitre précédent, nous avons dit que Joab et David ont commis une grave erreur en réintégrant Absalom dans le giron de la famille royale sans que celui-ci, après le meurtre de son frère Amnon, ait manifesté le moindre signe de repentance. Nous avons aussi dit que David et Joab allaient se mordre les doigts de cette fausse réconciliation. L'histoire que nous allons voir va nous prouver qu'un madrier pourri a beau être repeint ; employé dans un édifice, il le met en danger de s'écrouler.

Après cela, Absalom se procura un char et des chevaux, et cinquante hommes qui couraient devant lui. Il se levait de bon matin, et se tenait au bord du chemin de la porte. Et chaque fois qu'un homme ayant une contestation se rendait vers le roi pour obtenir un jugement. Absalom l'appelait, et disait : De quelle ville es-tu ? Lorsqu'il avait répondu : Je suis d'une telle tribu d'Israël, Absalom lui disait : Vois, ta cause est

*bonne et juste ; mais personne de chez le roi ne t
tera. Absalom disait : Qui m'établira juge du
pays ? Tout homme qui aurait une contestation
procès viendrait à moi et je lui ferais justice. Et
quelqu'un s'approchait pour se prosterner devant
il lui tendait la main, le saisissait et l'embrassait.
lom agissait ainsi à l'égard de tous ceux d'Israël
se rendaient vers le roi pour demander justice. Et
lom gagnait le cœur des gens d'Israël.*

*Au bout de quarante ans, Absalom dit au roi
mets que j'aïlle à Hébron, pour accomplir le vœu
j'ai fait à l'Eternel. Car ton serviteur a fait un
pendant que je demeurais à Gueschur en Syrie
dit : Si l'Eternel me ramène à Jérusalem, je se
l'Eternel. Le roi lui dit : Va en paix. Et Absalom
leva et partit pour Hébron.*

*Absalom envoya des espions dans toutes les
d'Israël, pour dire : Quand vous entendrez le son
la trompette, vous direz : Absalom règne à Hébron.
Deux cents hommes de Jérusalem, qui avaient été
tés, accompagnèrent Absalom ; et ils le firent en
simplicité, sans rien savoir. Pendant qu'Absalom
offrait les sacrifices, il envoya chercher à la ville
Guilo Achitophel, le Guilonite, conseiller de David.
La conjuration devint puissante, et le peuple ét
plus en plus nombreux auprès d'Absalom. (2
15.1-12)*

Ici, Absalom nous apparaît sous son vrai
L'image qui se dégage de lui n'est rien moins que
tre. C'est Satan tout entier qui apparaît en filigrane
dans la vie d'Absalom.

L'Ange de la chute était à l'origine un chérubin protecteur (Ezéchiel 28.14). Il était parfait en beauté et ce fils de David ne l'était pas moins. De la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y avait en lui point de défaut. Mais cette beauté corporelle cachait une âme noire. Il était vaniteux et orgueilleux. De son vivant, il se fit ériger un monument pour perpétuer la gloire de sa personne et de son nom (2 Sam. 18.18). Il fut un jour outrageusement immoral et dans cette immoralité, les plus bas mobiles l'animèrent : la joie mauvaise de susciter la haine et de créer l'irréparable. Il était aussi perfide et menteur. Le langage sacré était pour lui non pas un frein, mais l'occasion de mieux asseoir ses mensonges (v.8). S'il fut meurtrier, il fut aussi un parricide et un régicide en puissance car il donna son plein accord au projet d'assassinat de son père le roi David. Il était d'une nature implacable. Les années qui passaient n'entamaient pas sa rancune, au contraire ; la somme de ses rancœurs capitalisait encore des intérêts de haine. David savait (v. 14) qu'en cas de défaite de ses armées, il n'avait aucune pitié, aucun salut à attendre d'Absalom. Ces plus basses perfidies se cachaient sous un dehors engageant. Naturellement doué d'un charme magnétique, admirablement servi par un physique de jeune premier, Absalom va aisément se rallier les suffrages d'une majorité bête et aveugle, en faisant sans scrupules de la démagogie de rase-motte. Et le peuple naïf va marcher dans sa combine. Absalom usurpe en cachette le pouvoir royal et se substitue aux magistrats. Il flatte leur patriotisme tribal (v. 3). Quand quelqu'un s'approchait pour se prosterner devant lui, il lui tendait la main, le sai-

sissait et l'embrassait (v. 5). Il mène une campagne électorale à l'américaine. Il serre des mains, prend le bain de foule, embrasse les vieillards et les petits enfants et soigne sa publicité. Il engage cinquante hommes pour vanter sa cause et créer l'ambiance lors de ses discours publics. Il fait miroiter le changement politique, il parle d'un ordre nouveau et leur promet le Pérou pour les simples, les naïfs, les mécontents se laissent séduire par l'insolente beauté de cet homme vraiment charismatique. Ceci est hélas parfois vrai jusque dans les milieux évangéliques. Qu'un escroc beau-père comme le prétendu comte de Saint-Sever, ex-légat du pape se présente (authentique histoire belge !) et des centaines qui se pâment d'émotion et remplissent l'escarcelle du tire-laine à la belle voix. Qu'un écrivain bavard se présente, et voilà de vieilles et solidement établies oubliées pour un temps, le temps que les portes s'ouvrent.

Voyez au v. 11, qui est entraîné dans la conjuration. Deux cents hommes de bonne foi, des invités de marque, un homme de bien, un homme de cœur, un homme de neur qui vont, ne serait-ce qu'un jour, appuyer sur le bouton, insu la propagande révolutionnaire d'Absalom.

Ceci nous montre combien nous avons besoin de pondération et de discernement. Quand de prétendus apôtres se sont présentés à l'Eglise d'Ephèse (Apoc. 2.2) l'engouement n'a pas été la règle. Ces hommes ont été mis à l'épreuve et ont été trouvés méprisables. Le jeune Timothée n'a été accrédité dans l'œuvre de Dieu qu'après avoir été mis à l'épreuve, en se consacrant au service de l'Evangile avec Paul, comme un enfant avec son père (Phil. 2.22). La fin du v. 11 : « Absalom gagnait le cœur des gens d'Israël »

sieurs versions, dont celle de J.N. Darby, disent « dérobait » ou « volait ». C'est ce que le N.T. dans son langage appelle un « loup ravisseur. » Celui qu'ils acclamaient comme l'homme du siècle, ne venait que pour « voler, égorger et détruire ». (Jean 10.10).

Et que volait-il ? Le cœur. Quand on a le cœur de quelqu'un on a tout. Mais ces gens, en lui donnant leur voix et leur cœur, ne se rendaient pas compte que c'était un vol. Ils étaient filoutés sans même le savoir. Ils auraient sans doute protesté qu'ils avaient donné leur adhésion à la cause d'Absalom de leur plein gré. Satan est aussi le grand maître de l'escroquerie. Et il sait viser juste : au cœur. Des millions d'hommes, même religieux, servent sa cause sans le savoir. Et les enfants de Dieu n'échappent pas à ses tentatives de hold-up spirituels. D'où l'adjuration de Paul en Col. 2.18 : « Que personne ne vous ravisse à son gré le prix de votre course ».

Un de nos beaux chants le dit si bien :

« Veille au matin quand un ciel sans nuage
Semble annoncer un jour calme et serein,
C'est dans ton COEUR peut gronder l'orage
Qui fait tomber le pèlerin. »

La meilleure façon de garder son cœur c'est encore de le donner au Sauveur ; de le donner à garder à Jésus-Christ. Quand alors Satan vient frapper à la porte, habillé d'un déguisement qu'envierait Arsène Lupin, c'est Lui qui ira ouvrir et qui recevra l'intrus. Il aura beau se déguiser en ange de lumière, le Seigneur le démasquera d'entrée et ses séductions n'auront aucune prise sur Lui. Un cœur où « la Parole du Seigneur

habite richement » est un cœur valablement pris en garde contre les ruses du diable, car il est écrit : l'homme spirituel juge de tout. Si les hommes d'aujourd'hui avaient été plus spirituels, ils n'auraient pas été séduits par les belles manières d'Absalom. Si la Philadelphe d'Apoc. 3 est gardée de l'heure de la tentation, c'est la séduction de l'Antichrist (l'hyper-Absalom de ces temps) c'est parce qu'elle a gardé la Parole du Seigneur. Notre seule sauvegarde dans un siècle aussi tentant que le regard d'Absalom, c'est l'amour que nous portons à notre Seigneur au travers de l'étude de la Parole.

Mais pour l'instant, en voilà assez sur ce fils de David et de Maaca. Le sinistre personnage est enfin complètement démasqué. C'est l'esprit de Lucifer qui l'a inspiré tout entier.

C'est cependant cette mise au point nécessaire qui va nous causer des difficultés quasi insurmontables pour la suite de notre étude.

Deux hommes vont entrer en conflit avec Absalom : David, le père et Joab, le général d'armée. David, l'homme souvent spirituel et Joab, charnel plus que spirituel, vient qu'à son tour.

La mêlée va être si confuse que le conflit va se multiplier en nous. Faudra-t-il applaudir Joab ou approuver David ? Bien habile qui tirera cette affaire au clair. Quand l'écheveau de laine est trop emmêlé, on le coupe et on se quitte à faire des nœuds après. Et comme dans la vie que chrétien il y a à la fois un David et un Joab qui sommeillent, il ne sera pas facile de les reconnaître l'un de l'autre quand ils se réveilleront, d'autant qu'ils le feront en même temps.

Voyons maintenant la situation créée par la conjuration d'Absalom.

Pendant qu'Absalom offrait les sacrifices, il envoya chercher à la ville de Guilo Achitophel, le Guilonite, conseiller de David. La conjuration devint puissante, et le peuple était de plus en plus nombreux auprès d'Absalom.

Quelqu'un vint informer David, et lui dit : Le cœur des hommes d'Israël s'est tourné vers Absalom. Et David dit à tous ses serviteurs qui étaient avec lui à Jérusalem : Levez-vous, fuyons, car il n'y aura point de salut pour nous devant Absalom. Hâtez-vous de partir ; sinon, il ne tarderait pas à nous atteindre, et il nous précipiterait dans le malheur et frapperait la ville du tranchant de l'épée. (2 Sam. 15.12-14)

Toute la contrée était en larmes et l'on poussait de grands cris, au passage de tout le peuple. Le roi passa le torrent de Cédron, et tout le peuple passa vis-à-vis du chemin qui mène au désert. (2 Sam. 15.23)

David monta la colline des Oliviers. Il montait en pleurant et la tête couverte, et il marchait nu-pieds ; et tous ceux qui étaient avec lui se couvrirent aussi la tête, et ils montaient en pleurant.

On vint dire à David : Achitophel est avec Absalom parmi les conjurés. Et David dit : O Eternel, réduis à néant les conseils d'Achitophel !

Lorsque David fut arrivé au sommet, où il adora l'Eternel. (2 Sam. 15. 30-32a)

La scène est vraiment dramatique. La conjuration est devenue si puissante que c'est la panique à Jérusalem. Pour que David soit réduit à s'enfuir, c'est que

la situation est vraiment critique. David était un homme de guerre accompli. Jeune encore il a regardé en face l'ours, le lion et le géant et il les a vaincus tous les trois. On peut donc être sûr qu'il ne bat en retraite, c'est qu'il n'y a plus rien d'autre à faire. David pleure et tout le monde pleure avec lui. Une heure avant il était sur un trône qu'il croyait stable, maintenant il va nu-pieds, la tête couverte, le cœur brisé. Dans la matinée, il est humilié dans la soirée du même jour. L'homme et vraiment peu de chose ; fût-il vainqueur, il n'est encore rien. Il reste le jouet de circonstances qu'il ne peut ni prévoir ni maîtriser. Ce récit nous aide mieux à saisir cette double vérité biblique : « Malheur à l'homme qui se confie en l'homme » et « Heureux l'homme qui se confie en l'Eternel ».

Quelle est l'attitude de David dans ces jours de détresse ?

Il s'humilie, il se courbe volontairement sous la sainte main de Dieu. Il ne murmure pas, il ne se plaint pas, il n'est pas exempt de fautes. Il pleure. Il prend les marques extérieures de l'humiliation : il se déchausse, se couvre la tête, prie et adore. Le Psaume 3 sera consacré à la prière faite en cette occasion.

Sa prière concernant le machiavélique Achitophel est comme un jet du cœur : « Ô Eternel, réduit à néant les conseils d'Achitophel ! ». Elle est courte et simple. Dieu l'entendra et y répondra pleinement.

Dans tout ceci David se révèle être l'homme qui a le cœur de Dieu.

Quelle est pendant ce temps l'attitude de Joab ? Rien de très spécial n'est dit de lui, sinon qu'il

son frère Abischaï il ne pense qu'à couper des têtes. Joab n'est ici qu'un soudard qui fait son métier de soldat. Il fourbit ses armes. Il n'est confiant que dans sa Durandal. Flamberge au vent, il aurait gaillardement joué les Lagardère dans un film de cape et d'épée et il n'aurait pas demandé à être doublé par un cascadeur dans les rôles périlleux. Tout ce que Joab attend, c'est l'occasion d'en découdre. C'est vraiment la chair en action... les querelles, les animosités, les disputes... (Gal. 5.20).

Pendant ce temps où David prie et où Joab se prépare à la bataille, Absalom s'empare du pouvoir à Jérusalem et réunit ses conseillers.

Achitophel dit à Absalom : Laisse-moi choisir douze mille hommes ! Je me lèverai, et je poursuivrai David cette nuit même. Je le surprendrai pendant qu'il est fatigué et que ses mains sont affaiblies, je l'épouvanterai, et tout le peuple qui est avec lui s'enfuira. Je frapperai le roi seul, et je ramènerai à toi tout le peuple ; la mort de l'homme à qui tu en veux assurera le retour de tous, et tout le peuple sera en paix. Cette parole plut à Absalom et à tous les anciens d'Israël.

Cependant Absalom dit : Appelez encore Huschaï, l'Arkien, et que nous entendions aussi ce qu'il dira. Huschaï vint auprès d'Absalom, et Absalom lui dit : Voici comment a parlé Achitophel ; devons-nous faire ce qu'il a dit, ou non ? Parle, toi ! Huschaï répondit à Absalom : Pour cette fois le conseil qu'a donné Achitophel n'est pas bon. Et Huschaï dit : Tu connais la bravoure de ton père et de ses gens, ils sont furieux comme le serait dans les champs une ourse à qui l'on aurait enlevé ses petits. Ton père est un homme de

guerre, et il ne passera pas la nuit avec le peuple maintenant, il est caché dans quelque fosse ou quelque autre lieu. Et si, dès le commencement est qui tombent sous leurs coups, on ne tarde à l'apprendre et l'on dira : Il y a une défaite par le peuple qui suit Absalom ! Alors le plus vaillant, et il un cœur de lion, sera saisi d'épouvante ; car Israël sait que ton père est un héros et qu'il a des guerres avec lui. Je conseille donc que tout Israël se rassemble auprès de toi, depuis Dan jusqu'à Beer-Séba, une multitude pareille au sable qui est sur le bord de la mer. Tu marcheras en personne au combat. Nous courrons à lui en quelque lieu que nous le trouvions, et nous tomberons sur lui comme la rosée tombe sur la terre, et pas un n'échappera, ni lui ni aucun des hommes qui sont avec lui. S'il se retire dans une ville, tout le pays portera des cordes vers cette ville, et nous la tirerons au torrent, jusqu'à ce qu'on n'en trouve plus de pierre. Absalom et tous les gens d'Israël diront : Pourquoi ce conseil de Huschaï, l'Arkien, vaut mieux que le conseil d'Achitophel. Or l'Eternel avait résolu d'accepter le bon conseil d'Achitophel, afin d'amener la mort sur Absalom. (2 Sam. 17. 1-14)

Achitophel, conseiller de distinction mais félon, est aussi un partisan inconditionnel d'Absalom. Quoiqu'Huschaï, fidèle à David, feint de se rallier à Absalom pour contrecarrer les manœuvres du rusé Achitophel. Ce dernier réclame à Absalom douze mille hommes sur l'heure afin de poursuivre David non encore sorti de son état de dépression. Il tuerait le roi et le peuple se rendrait alors à Absalom.

Avant de dresser le plan, on consulta Huschaï qui, bien entendu, le désapprouva et exposa le sien, si absurde qu'il révèle la sottise d'Absalom, incapable de discerner que ce projet causerait sa perte. Huschaï conseilla d'attendre. Il flatta l'amour-propre d'Absalom, lui proposant de commander l'armée qui aurait un bien piètre général.

La ridicule machination d'Huschaï plut cependant à Absalom et à ses gens. Achitophel, lui, jugeant que c'en était fait de la sédition rentra chez lui pour se suicider.

Quand on lit le verset 14 : « L'Eternel avait résolu d'anéantir le bon conseil d'Achitophel, afin d'amener le malheur sur Absalom », on comprend cet autre texte qui dit : « Invoque-moi au jour de la détresse, je te délivrerai et tu me glorifieras ». (Ps. 50.15)

La façon dont Dieu s'y prend nous confirme l'éclatante vérité de 1 Cor. 2.27 : « Dieu a choisi les choses folles du monde pour confondre les sages ». A la vaste intelligence de Satan, Dieu, pour nous sauver a répondu par la folie de la Croix du Calvaire. Et c'est aussi par elle qu'Il a anéanti celui qui avait la puissance de la mort, c'est-à-dire le diable (Héb. 2.14). La croix est une folie, mais une folie qui sauve car Dieu est dedans, et cette folie de Dieu est plus sage et plus forte que les hommes.

Nous ne dirons que quelques mots de la bataille. Les vieux soldats aguerris de David, bien regroupés, divisés en trois corps d'armée et bien commandés par Joab, Abischaï et Ittaï, taillent en pièces l'armée d'Absalom et couchent vingt mille hommes sur le terrain. Absalom, dans sa fuite se fait prendre la tête et les cheveux

dans la ramure étendue d'un térébinthe et y de
suspendu mais en vie. Ce qui a fait sa gloire et s
sa vanité cause sa perte. C'est à ce point du réc
la difficulté commence pour nous. Nous sommes
telés entre David et Joab. Nous ne pouvons sui
l'un ni l'autre et en même temps nous les appro
l'un et l'autre. Leur conflit devient le nôtre.

David avait-il le droit de dire : « doucement
le jeune Absalom ? », d'autant qu'il n'était p
jeune et qu'il ne méritait d'autre qualificatif qu
de monstre. A cause de lui, une effroyable tuerie
se produire avec toutes les souffrances qui en c
lèraient. Quarante mille pères et mères allaient
rer vingt mille fils tués dans cette guerre civile.
mille épouses ou fiancées allaient perdre un bien
dans cette bataille fratricide. Vingt mille, trente
enfants, peut-être plus, allaient se retrouver orp
par la faute d'Absalom. Ici, la justice la plus él
taire donne raison à Joab. Mais, dira une mamar
le fils criminel était en prison : quoi qu'il ait fait,
il pas toujours mon fils !

Joab a-t-il mal fait de désobéir à l'ordre du
tuant Absalom ? Nous savons en tout cas que dar
faire d'Urie, il a mal fait d'obéir à David. Que le
fêlon ait mérité la mort et un monceau de ca
comme Achan pour sépulcre, nous n'en discor
drons pas. Que l'ordre de David soit discutable
possible. Mais là où Joab a eu tort, c'est de s'y
dre de la façon dont il s'y est pris pour faire n
Absalom. La description est amplement suffisante
comprendre que Joab a assouvi contre lui une
geance personnelle. Il a été comme un chat qu

souffrir la souris qu'il a attrapée avant de la croquer. Joab était un guerrier assez expérimenté pour mettre fin à la vie du traître d'un seul coup de javelot. Au lieu de cela, il lui en enfonce trois dans la région du cœur avec assez d'adresse pour le laisser en vie. Puis il laisse à dix jeunes recrues inexpérimentées le soin d'achever la boucherie. L'implacable Absalom a trouvé sur son chemin un adversaire à sa taille et qui, malgré les reproches qu'on peut lui faire, accomplit le dessein de Dieu. Joab avait une vieille affaire à régler avec Absalom ; l'incendie de son champ lui était resté sur l'estomac. C'est une leçon pour nous. Il y a des actes qui nous suivent et nous atteignent à plus ou moins longue échéance.

Certains étudiants, par exemple, au cours de l'année scolaire, boutent le feu du chahut dans la classe de leur professeur, mais ils se retrouvent avec trois javelots d'échec aux examens de juin !

S'il y a une différence à signaler entre Joab et David, c'est dans la façon dont l'un et l'autre font les mêmes guerres. David fait la guerre sans haine et parce que ses adversaires l'y acculent. Joab, lui, y met des sentiments qui ne sont pas souvent recommandables.

Il est impossible de vivre sa vie chrétienne sans conflits. Ils sont inévitables. Ils éclatent dans la famille (le fils prodigue et son père), dans l'Eglise (Corinthe), dans la société (persécutions).

Aborderons-nous ces conflits à la David ou à la Joab ? N'oublions pas que Dieu regarde au cœur. C'est Lui qui juge des pensées, des sentiments et des mobiles profonds. Et nos grandes protestations verbales n'y changeront rien. Les mauvais sentiments naissent faci-

lement en cas de conflit. Seule une confession immédiate et l'invocation du sang de Christ peuvent nous libérer de l'Hydre de la haine. Si même un jour nous sommes appelés à renverser des tables et à chasser les marchands du Temple, cela ne peut être bien fait que si les habitants de Christ habitent abondamment en nous.

A la décharge de David, nous ajouterons cependant que sa recommandation d'épargner Absalom coûte cher, coûte, ainsi que sa douleur, s'expliquent par le fait que cela doit être terrible pour un serviteur de Dieu de penser, lui, de penser que son fils puisse mourir sans repentir et sans salut. Entrer dans l'éternité sans Christ, sans foi et sans espérance, cela vaut bien toutes les larmes du monde. Et si cette scène des larmes d'un père qui pleure pour l'âme de son enfant nous laisse de marbre ; si nous ne géissons plus sur le sort des perdus, c'est peut-être parce que la passion des âmes nous a quittés.

Nous ne disons plus comme Jérémie (9.1) « Ô terre, ta tête était remplie d'eau, si mes yeux étaient une source de larmes, je pleurerais jour et nuit les morts de la terre de mon peuple ». Souvent nos yeux restent aussi secs que ceux de Jonas qui regardait Ninive au bord de l'abîme sans se plaindre d'autre chose que de son infortune. Nous ne sanglotons plus avec notre divin Seigneur qui, devant le sort affreux qui attendait une grande ville s'est écrié : « Jérusalem, ô Jérusalem » (Mat. 23.37). N'est-ce pas la même plainte angélique que nous retrouvons dans ces paroles pathétiques de David : « Mon fils Absalom ! mon fils, mon fils Absalom ! Que ne suis-je mort à ta place ! » (2 Sam. 19.1).

Nous paraphraserons ainsi ce cri de douleur : « Absalom, mon âme à moi est sauvée, je suis en

avec Dieu, j'ai fait la paix avec Lui, je suis prêt à Le rencontrer, il n'y a plus de condamnation pour moi, j'ai l'assurance de la vie éternelle, mais toi, mon fils... combien je voudrais échanger ma vie contre la tienne pour que tu aies encore le temps de l'employer, non plus à comploter mais à te repentir et à te convertir. Pour moi, Absalom, la mort m'est un gain, mais que peut-elle être pour toi, fils inconverti, sinon la perte des pertes de l'éternelle séparation d'avec Dieu ? »

Mais cette prière de David ne pouvait être qu'un monologue sans suite car il ne pouvait se substituer à son fils. Le grand Substitut se trouve en Celui qui à la Croix, nous a remplacés dans le jugement et dans la mort. Le châtiment qui nous donne la paix est vraiment tombé sur Lui. Ce que David ne pouvait pas faire pour Absalom, Christ l'a fait pour nous. Car ce sont bien nos souffrances qu'Il a portées, c'est de nos douleurs qu'Il s'est chargé et surtout, c'est pour nos péchés qu'Il a été blessé et c'est pour nos iniquités qu'Il a été brisé.

La redoutable justice divine que nos fautes avaient mise en branle contre nous, voit son action s'éteindre par la seule mort de Celui qui nous remplaçait. Le glaive de la colère de Dieu, encore tout ensanglanté du châtiment de la Croix est remis au fourreau pour celui qui s'est repenti de ses offenses, qui les a avouées et qui a mis sa confiance en Celui qui mourrait à sa place à Golgotha. Jésus fut un si parfait substitut que Dieu, par Sa Parole, dit à celui qui se repent et qui croit en Son Fils, qu'il n'y a plus aucune condamnation pour ceux qui sont en Christ. Ro. 8.1. Le « Que ne suis-je mort à ta place » sans espoir du David de

l'Ancien Testament fait place au « Je suis mort » du grand David du Nouveau Testament.

Quand cet ami Anglais, chrétien convaincu, se trouva dit chez son médecin ce jour-là, il prit grand soin de partir tôt pour arriver parmi les premiers. Mais la salle d'attente était déjà quasi pleine. Lorsqu'on criaient devant ! chacun se déplaçait en avançant d'une chaise. Après une longue attente, il se trouva enfin assis sur la chaise la plus proche du cabinet de consultation. Il se dit que les chaises derrière lui étaient entre-temps occupées. Tout à coup, une dame entra en se lamentant à une souffrance très évidente et elle se dirigea vers l'avant comme pour entrer la première. Une femme se leva s'éleva pour lui dire sèchement : Madame, prenez place en queue de file. Cette femme s'adressant à notre ami lui dit :

— Monsieur, je suis dans un tel état de souffrance, puis-je entrer à votre place ?

Il se leva de son siège et dit :

— Certainement, Madame, je vous en prie.

A ce moment précis, la porte du cabinet de consultation s'ouvrit et l'on cria : Suivant !

La dame entra en jetant à notre ami un regard de gratitude.

Mais quand il voulut reprendre sa place, il faillit tomber sur les genoux du suivant car, tandis qu'il se tenait debout et que la femme entra à sa place, tout le monde s'était déplacé d'une chaise et il trouva la chaise occupée. C'est alors que la même voix qui avait parlé plus tôt sur un ton cassant lui dit :

— Monsieur, vous avez donné votre place à cette femme, prenez maintenant la sienne !

Pendant quelques secondes il resta sans réaction, puis se ressaisissant il dit :

— C'est juste, elle a pris ma place, je dois prendre la sienne au dernier rang.

Comme il n'était pas ce genre de chrétien qui cache son drapeau, il ajouta en s'adressant à tous ceux qui étaient là :

— C'est exactement ce que Jésus-Christ a fait pour moi. A cause de mes péchés je méritais la condamnation, la mort et la séparation d'avec Dieu. Mais Jésus-Christ est venu ; mes manquements, mes faillites, mes péchés lui ont été attribués parce qu'Il prenait ma place. Et parce qu'Il ME REMPLAÇAIT, sa justice, son excellence m'ont été mis en compte. Maintenant j'occupe devant Dieu la place qu'Il occupait avant qu'Il prenne la mienne !

Pour terminer ce chapitre, il nous reste à lire :

On vint dire à Joab : Voici, le roi pleure et se lamente à cause d'Absalom. Et la victoire, ce jour-là, fut changée en deuil pour tout le peuple, car en ce jour le peuple entendait dire : Le roi est affligé à cause de son fils. Ce même jour, le peuple rentra dans la ville à la dérobée, comme l'auraient fait des gens honteux d'avoir pris la fuite dans le combat. Le roi s'était couvert le visage, et il criait à haute voix : Mon fils Absalom ! Absalom, mon fils, mon fils ! Joab entra dans la chambre où était le roi, et dit : Tu couvres aujourd'hui de confusion la face de tous tes serviteurs, qui ont aujourd'hui sauvé ta vie, celle de tes fils et de tes filles, celle de tes femmes et de tes concubines. Tu aimes ceux qui te haïssent et tu hais ceux qui t'aiment,

*car tu montres aujourd'hui qu'il n'y a pour toi ni
ni serviteurs ; et je vois maintenant que, si Absalon
vivait et que nous soyons tous morts en ce jour,
serait agréable à tes yeux. Lève-toi donc, sors, et
au cœur de tes serviteurs ! Car je jure par l'Éternel
que, si tu ne sors pas, il ne restera pas un homme
toi cette nuit ; et ce sera pour toi pire que tous les
heurs qui te sont arrivés depuis ta jeunesse jusqu'à
sent. Alors le roi se leva, et il s'assit à la porte
fit dire à tout le peuple : Voici, le roi est assis à la p
Et tout le peuple vint devant le roi. (2 Sam. 19)*

Ici encore le conflit verbal rejaillit sur nous.
faut-il penser de la terrible bordée que Joab la
la tête de David ?

Je pense qu'ici c'est Joab qui a raison, car ce
pas tant la douleur de David qu'il blâme que la m
festation publique et déplacée de sa douleur.

Ce qui est déplacé chez David c'est d'attirer l'at
tion sur sa douleur. L'erreur de David c'est qu
intérêt particulier passe avant l'intérêt général. Et
le résultat : « ...le peuple rentra dans la ville à la
bée, comme l'auraient fait des gens honteux d'
pris la fuite dans le combat ». Joab lui prédit
sagesse le résultat désastreux d'une pareille attit
« ...il ne restera pas un homme avec toi cette n
et ce sera pour toi pire que tous les malheurs q
sont arrivés depuis ta jeunesse jusqu'à présent

L'une des pires choses qui puisse arriver à
homme, c'est bien de monopoliser l'attention su
cas personnel comme si son problème, sa douleur
bobo, son cas, étaient le centre du monde. Cette

tude égocentrique est le moyen le plus sûr de faire le vide autour de soi. Quand Aaron, dans l'exercice de ses hautes fonctions, a perdu comme chacun le sait ses deux fils Nabad et Abihu, (Lév. 10) l'Eternel lui a interdit d'attirer l'attention sur lui. Il ne put ni pleurer, ni porter deuil, ni enterrer ses fils. L'intérêt général du peuple de Dieu l'emportait sur des considérations privées.

C'est ce que David avait oublié dans l'excès de sa douleur, par ailleurs bien compréhensible. Obnubilé par sa souffrance, tristement égoïste à ce moment de sa vie, David aurait mis tout un pays en péril si son neveu Joab n'était pas venu le tancer vertement.

Hé oui ! le Seigneur se sert de qui Il veut pour nous donner des leçons. Même David avait quelque chose à apprendre de Joab.

Souvenons-nous-en, Abimelek puis le Pharaon, ont fait la leçon à Abraham. Oui, Abraham, le père des croyants, s'est fait taper sur les doigts par deux rois païens.

La vraie grandeur de David se lit dans le verset 8 : « Alors le roi se leva et s'assit à la porte... et tout le peuple vint devant le roi ». David accepte l'admonestation. Il se fait humble et tout petit. Lui, le roi, l'autocrate au pouvoir quasi illimité, se plie à l'avis du rugueux Joab.

La supériorité spirituelle de David sur Joab réside en ceci, c'est qu'il sait rectifier le tir et corriger ses erreurs.

David est de la bonne argile, souple et malléable, dont Dieu peut faire un vase à honneur.

David pourra être refait.

Joab lui, ne pourra être que cassé.
A chacun de choisir ce qu'il ambitionne d'être

David était arrivé jusqu'à Bachurim. Et voici, il sortit de là un homme de la famille et de la maison de Saül, nommé Schimeï, fils de Guéra. Il s'avança en prononçant des malédictions, et il jeta des pierres à David et à tous les serviteurs du roi David, tandis que tout le peuple et tous les hommes vaillants étaient à la droite et à la gauche du roi. Schimeï parlait ainsi en le maudissant : Va-t'en, va-t'en, homme de sang, méchant homme ! L'Eternel fait retomber sur toi tout le sang de la maison de Saül, dont tu occupais le trône, et l'Eternel a livré le royaume entre les mains d'Absalom, ton fils ; et te voilà malheureux comme tu le mérites, car tu es un homme de sang !

Alors Abischaï, fils de Tseruja, dit au roi : Pourquoi ce chien mort maudit-il le roi mon Seigneur ? Laisse-moi, je te prie, aller lui couper la tête. Mais le roi dit : « Qu'ai-je affaire avec vous, fils de Tseruja ? S'il maudit, c'est que l'Eternel lui a dit : Maudis David ! Qui donc lui dira : Pourquoi agis-tu ainsi ?

Et David dit à Abischaï et à tous ses serviteurs : Mon fils, qui est sorti de mes entrailles, en veut vie ; à plus forte raison ce Benjamite ! Laissez-le qu'il maudisse, car l'Eternel le lui a dit. Peut-être l'Eternel regardera-t-il mon affliction, et me fera du bien en retour des malédictions d'aujourd'hui.

David et ses gens continuèrent leur chemin. Et Schimeï marchait sur le flanc de la montagne près de David, et, en marchant, il maudissait, il jetait des pierres et de la poussière devant lui, il faisait voler la poussière. (2 Sam. 16.)

Un nouveau personnage vient maintenant se joindre à la biographie de cet homme étonnant qui est le commandant en chef des armées du roi David. C'est Schimeï, dont il va être question dans ce chapitre, ce n'est pas un simple figurant ou un sans grade. C'est au contraire un acteur très important dont la seule présence est une menace pour la royauté de David. Il appartenait à la famille royale déchue que Dieu avait écarté du pouvoir. Du même coup, Schimeï en a perdu le prestige de prince et les avantages y associés. Pendant plusieurs années il va se tenir coi, mais il va ruminer une vengeance qui ira grandissant avec le temps qui passe. Alors il estime que David est l'usurpateur, le fantoche parvenu au pouvoir par un vote qui n'était pas légal. Schimeï se sent lésé et il en est profondément meurtri. Il veut faire d'Absalom que nous avons relatée dans le chapitre précédent, le fait sortir de sa réserve et le démontre que c'est moins au nouveau régime qu'il veut qu'au chef de ce régime, c'est-à-dire David. C'est un citoyen que l'on croyait paisible et résigné, jette le gant et laisse éclater sa rage au grand jour. Son ex-

sion de haine traduit son état d'âme. Un metteur en scène d'aujourd'hui y trouverait un morceau de choix pour illustrer le type du parfait paranoïaque. Relisons ces lignes.

« Schimeï s'avança en prononçant des malédictions, et il jeta des pierres à David et à tous les serviteurs du roi David... Schimeï parlait ainsi en le maudissant : Va-t'en, va-t'en, homme de sang, méchant homme ! L'Eternel fait retomber sur toi tout le sang de la maison de Saül dont tu occupais le trône, et l'Eternel a livré le royaume entre les mains d'Absalom ton fils ; et te voilà malheureux comme tu le mérites, car tu es un homme de sang ! »

La scène nous est rapportée d'une façon tellement descriptive qu'on s'attend presque à recevoir un caillou sur la tête et à éternuer tellement il y a de poussière soulevée ! Ce Schimeï est comme un tourbillon précurseur d'orage.

Mais au sein de ces outrances verbales, il y a une phrase qui a dû faire très mal à David. Telle une flèche sortie du carquois de l'Accusateur, elle est décochée avec une habileté vraiment diabolique : Va-t'en, va-t'en, *homme de sang*, méchant homme !

La terrible accusation pouvait paraître vraie.

Souvenons-nous du cas de ce jeune Amalécite (2 Sam. 1. 16), qui mentit en se vantant d'avoir tué Saül sur le champ de bataille. Il s'attendait à recevoir une récompense. Pour avoir osé porter la main sur l'oint de l'Eternel, David le châtia en le faisant mourir sur le champ. Se voyant frappé à mort, l'homme a voulu se reprendre mais il était trop tard. David lui dit : « Que ton sang retombe sur ta tête car ta bouche a

déposé contre toi ». C'était là une bien sordide affaire et il était facile, pour un esprit aussi tordu que celui de Schimeï, d'en imputer la responsabilité à David.

Dans une autre occasion, c'est Abner qui se fait occire par Joab, l'homme de confiance de David. Comme le président Nixon dans l'affaire du Watergate, David est débordé par ses plus chauds partisans et Schimeï a beau jeu d'insinuer qu'il est responsable du sang d'Abner.

Une autre fois encore, deux hommes apportent à David la tête d'Ish-Boscheth frappé à mort pour son repos. Malgré le jugement immédiat et le châtiment infligé aux coupables, les apparences étaient contre David, surtout pour un homme qui ne demandait qu'à mal interpréter les faits.

Combien fausse était cette accusation ! Jamais en doute, l'homme n'eut autant de magnanimité que David. Saül était son pire ennemi mais il épargna sa vie plusieurs fois. Il punit ceux qui pensaient mal de Saül et il fit un jour cette proclamation inouïe : « Reste quelqu'un de la maison de Saül *pour que lui fasse du bien !* »

En fait Schimeï, en bon paranoïaque, ne fait que prêter à David des sentiments qui sont les siens et les faits qui étaient ceux de la maison de Saül à laquelle il appartenait. Pour nous en convaincre, il suffit de lire le commentaire de Dieu : « Il y eut une famine trois ans... à cause de Saül *et de sa maison sanguinaire* » (2 Sam.21.1). Or, Schimeï faisait partie de cette maison sanguinaire !!

Souvent les choses prennent une tournure différente quand le Seigneur y apporte Sa lumière. Soyons

nos gardes ; veillons sur nos jugements et nos paroles, de peur que le tribunal de Christ ne révèle que les choses n'étaient pas ce que nous avons dit qu'elles étaient. Au jour où les livres seront ouverts, seuls prévaudront les jugements du Seigneur.

David a été sali ; sommes-nous meilleurs que lui ?

Il serait utopique de notre part d'espérer être toujours bien jugés. Chacun sait comment Paul était jugé par les Corinthiens qui étaient pourtant ses enfants spirituels. Mais il pouvait leur dire : « Il m'importe peu d'être jugé par vous, c'est le Seigneur qui me juge. »

Jésus aussi, le divin modèle a été mal jugé et calomnié. Si donc on a fait ces choses au bois vert, à combien plus forte raison au bois sec que nous sommes.

Mais ce qui a dû faire souffrir David, et ce qui nous fait le plus souffrir, ce sont ces accusations tangeantes à la vérité comme cette partie de phrase : ...« homme de sang ! » Car c'était vrai que David avait versé beaucoup de sang. C'est Dieu même qui le dira. Mais il ne l'a fait que contraint par les guerres que lui imposaient ses ennemis.

Schimeï manie la fausseté. Il sait où blesser David et il ne s'en prive pas. Cependant sa méchanceté le pousse à commettre une grave erreur que plus tard il paiera de sa vie : il va vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Il croit que la victoire finale est déjà dans le camp d'Absalom. La colère est très mauvaise conseillère et la sienne éclate vingt-quatre heures trop tôt. Ce qui fait cruellement défaut à Schimeï dans cette journée capitale pour lui, c'est la *maîtrise de soi* qui est une des sept variétés du fruit de l'Esprit (Gal. 5.22).

Devant cette bordée d'injures graves, les fils de Tse-

ruja, Abischai et Joab, se maîtrisent avec d'autant de peine qu'ils ont probablement reçu quelques coups sur la tête. Ils demandent à David la permission de faire taire une bonne fois pour toutes cet orgueilleux et injurieux personnage.

Ici encore nous découvrons l'impulsion caractéristique propre aux fils de Tseruja. Quelqu'un demanderait-ils n'avaient-ils pas raison puisque, ce que David veut reprocher de vouloir faire en ce jour, il va le recommencer plus tard à Salomon ?

Ce qu'Abischaï et Joab, qui représentent l'homme charnel, n'ont pas, c'est le *discernement des tentations des circonstances*.

Nous avons déjà vu que, devant Saül endormi, Abischaï était un expéditif. Le chrétien charnel a une attitude qui n'est pas réglée sur celle du Saint-Esprit. Abischaï, encore une fois, veut en terminer avec ses problèmes d'un seul coup. Tout lui est bon pour en finir et le gêneur doit recevoir l'estocade séance tenante.

Certes, il y a des moments où il faut, comme on prend le taureau par les cornes. L'affrontement est parfois inévitable. Paul a dû reprendre Pierre en face de tous parce que, dans une certaine occasion aux circonstances doctrinales importantes, il était répréhensible (Gal. 2.11-14). Abischaï a dû en un exploit extraordinaire, sauver la vie de David en tuant cet autre géant qui était le frère de Goliath. (2 Sam.21.16,17).

Mais la chair est sans nuances. N'étant pas contrôlée par l'Esprit, Joab et Abischaï ne font pas la différence entre deux situations où la vie du roi dans l'une, et son honneur dans l'autre, sont menacés.

S'il y a de rares moments où il faut dire avec F

«...j'ai décidé de livrer un tel homme à Satan », ou avec Pierre : « ...que ton argent périsse avec toi... », il est surtout d'autres moments — et ils sont beaucoup plus nombreux — où il faut se souvenir de la parabole de l'ivraie et du bon grain. Il faut savoir attendre et patienter jusqu'à ce qu'une situation mûrisse. Car, dans un accès d'indignation et de précipitation, tout en arrachant l'ivraie, on peut aussi déraciner le bon grain. Comment alors tiendrions-nous au Tribunal de Dieu si nous avons arraché une plante que le Père Lui-même a plantée ? Il y a des jugements qui n'appartiennent qu'au Tribunal de Christ : « Qui es-tu toi qui juges un serviteur d'autrui ? S'il se tient debout ou s'il tombe, cela regarde son maître. Mais il se tiendra debout, car le Seigneur a le pouvoir de l'affermir. » (Rom. 14.4). L'Histoire nous apprend qu'on a parfois coupé la tête à plus innocent que Schimeï.

Ceci dit, il faut toutefois admettre que le mal dont on souffre c'est plutôt de trop ménager le mal, au point que l'ordre et la discipline en pâtissent dans l'Eglise du Seigneur.

C'est tellement vrai qu'une grande partie de ceux qui sont désignés comme inconvertis dans la dérangeante liste des œuvres de la chair de Galates 5.19-21, ont cependant droit de cité et voix au chapitre dans l'Eglise. Querelleurs, parjures, envieux, jaloux, calomniateurs, fichus caractères, injustes et autres tristes sires de cet acabit, sont les membres souvent privilégiés d'Assemblées tellement malades qu'elles sont incapables de discerner que ces épouvantables tares morales les classent parmi ceux qui n'hériteront pas du Royaume de Dieu.

C'est pourquoi, si le modèle à suivre est d'être aussi

généreux que David, il ne faudrait pas nous m
moins sage que Salomon.

Nous avons vu que les fils de Tseruja n'avaie
le discernement des temps. *Ils n'ont pas d'avantag
des circonstances.*

Tandis que David s'humilie devant Dieu, Ab
regimbe devant l'insulte. Ici encore, David dom
toute son impressionnante stature morale les
Tseruja.

Nous pouvons relire l'humiliation de David ;
vaut la peine. « S'il maudit c'est que l'Eterne
dit : maudis David ! Qui donc lui dira : Pourqu
tu ainsi ?... voici, mon fils, qui est sorti de mes e
les, en veut à ma vie ; à plus forte raison ce l
mite ! Laissez-le, et qu'il maudisse, car l'Eterne
a dit. »

Cette émotion spirituelle qui envahi David est
gère à ses deux neveux. Derrière l'homme ma
par Satan comme l'est Schimeï, David veut en
voir la main de Dieu.

Un cher Frère, déporté pendant la guerre p
nazis, s'est trouvé un jour grossièrement insult
l'homme qui l'interrogeait. Toutes les ordures
d'un charretier lui étaient jetées à la figure. Et c
sait que sur ce plan-là, les nazis avaient un rép
très étendu. Cet ami Alsacien a tout encaissé en
miliant devant Dieu. Tout au long de ce débord
d'insanités, il opinait intérieurement aux paroles
bourreau contre son vieil homme. A chaque gro
il répondait en lui-même : Je m'humilie Seigne
il fait mon portrait naturel !

Pareillement, ce que David garde au cœur, c

souvenir de son péché. Joab s'attaque aux circonstances immédiates ; David va au-delà des hommes et des circonstances, il va jusqu'à Dieu.

Joab ne voit que le visible ; David lui, voit l'invisible.

Joab et Abischaï laissent éclater une colère qui n'accomplit pas la justice de Dieu ; David laisse agir la Colère.

Tandis que les neveux charnels s'insurgent, l'oncle spirituel se soumet et s'humilie sous la puissante main de Dieu qui l'élèvera au temps convenable (1 Pierre 5.6).

Nous allons maintenant pouvoir prendre pour titre, celui du célèbre poème de Victor Hugo :

APRES LA BATAILLE.

Schimeï, fils de Guéra, Benjamite, qui était de Bachurim, se hâta de descendre avec ceux de Juda à la rencontre du roi David. Il avait avec lui mille hommes de Benjamin, et Tsiba, serviteur de la maison de Saül, et les quinze fils et les vingt serviteurs de Tsiba. Ils passèrent le Jourdain à la vue du roi. Le bateau, mis à la disposition du roi, faisait la traversée pour transporter sa maison ; et au moment où le roi allait passer le Jourdain, Schimeï, fils de Guéra, se prosterna devant lui. Et il dit au roi : Que mon seigneur ne tienne pas compte de mon iniquité, qu'il oublie que ton serviteur l'a offensé le jour où le roi mon seigneur sortait de Jérusalem, et que le roi n'y ait point égard ! Car ton serviteur reconnaît qu'il a péché. Et voici, je viens aujourd'hui le premier de toute la maison de Joseph à la rencontre du roi mon seigneur. Alors Abis-

chai, fils de Tseruja, prit la parole et dit : Schimeï doit-il pas mourir pour avoir maudit l'oint de Dieu ? Mais David dit : « Qu'ai-je affaire avec vous ? » Tseruja, et pourquoi vous montrez-vous aujourd'hui mes adversaires ? Aujourd'hui ferai-je mourir un homme en Israël ? Ne sais-je donc pas que je règne aujourd'hui sur Israël ? Et le roi dit à Schimeï : Tu ne mourras point ! Et le roi le lui jura. » (S. 19.16-23)

Schimeï réapparaît sur la scène. Il arrive bon premier. Quelle vélocité ! Le bateau transportant David et sa suite n'a pas touché la rive occidentale du Jourdain qu'il est déjà à plat ventre.

C'est étonnant comme certains se convertissent. Trop vite à mon gré. Le demi-tour précipité de Schimeï n'augure rien de durable ni de bon. Pour tout dire, sa repentance semble sincère. Gestes, attitudes, ferveur, tout y est et en bonne et due forme. Ni prodigue, ni Mephiboscheth, ni Saul de Tarse ne le fait mieux. Mais la suite nous prouve que David n'a pas confiance en lui.

J'ai constaté chez certains, de ces repentirs qui ne sont que des repentirs. Ils étaient pas. Seule la pression des circonstances les poussait à confesser, voire à admettre leur erreur. Rien de fondamental n'était changé en eux. Leurs passions profondes ne se repentaient pas, et leur orientation spirituelle et morale restait la même. C'est évident que la cause réelle de leurs erreurs n'était jamais corrigée parce que JAMAIS JUGÉE ABOMINABLE AUX YEUX DE DIEU. Le repentir de Schimeï, s'il est sincère, n'effleure que la surface. C'est la tr

selon le monde qui conduit à la mort, et non la tristesse selon Dieu qui conduit à une repentance à salut dont on ne se repent pas (2 Cor. 7.10).

La bête immonde qui est tapie dans les profondeurs de son âme n'est pas mise à mort par ses gémissements. Des simagrées à la Schimeï ne délogent jamais le péché du cœur de l'homme.

J'ai connu une jeune femme qui, tout en se disant chrétienne, menait en permanence la vie dure à son mari. Trois fois elle s'est « convertie » sans jamais naître de nouveau. Elle a fini par conduire son foyer à la catastrophe. Il n'y a pas non plus de nouvelle naissance chez Schimeï. Il n'acclame pas vraiment David. Il ne se courbe que contraint. David sait qu'à la première occasion il recommencera. Toutefois il use de miséricorde et, au grand dam de Joab, lui laisse la vie sauve, ou plutôt, il lui laisse le temps de se repentir vraiment. C'est ce que le Seigneur fait avec l'infidèle Eglise de Thyatire dans l'Apocalypse : « Je lui ai donné du temps afin qu'elle se repente, mais elle ne veut pas se repentir. » N'est-ce pas aussi ce que le Seigneur fait envers le monde ? Il patiente, ne voulant pas qu'aucun périsse mais que tous viennent à la repentance. Quelle patience envers ces états totalitaires qui briment, humilient et tuent Ses rachetés ! Quelle patience envers notre Occident corrompu jusqu'à la moëlle ! Toutefois, la patience de Dieu arrivera un jour à son terme. Au bout de cent vingt années de patience, la génération de Noé a fini par être visitée par le jugement.

De même, la méchanceté naturelle du cœur de Schimeï n'a pas mis à profit le sursis que David lui avait accordé. Salomon, quelques années plus tard a dû lui

dire : « L'Eternel fait retomber ta méchanceté tête ».

Lisons tout l'épisode.

Le roi fit appeler Schimeï, et lui dit : Bâtis-toi une maison à Jérusalem ; tu y demeureras, et tu n'en iras point pour aller de côté ou d'autre. Sache bien que tu mourras le jour où tu sortiras et passeras le torrent Cédron ; ton sang sera sur ta tête. Schimeï répondit au roi : C'est bien ! ton serviteur fera ce que dit mon seigneur le roi. Et Schimeï demeura longtemps à Jérusalem.

Au bout de trois ans, il arriva que deux serviteurs de Schimeï s'enfuirent chez Akisch, fils de Maachab de Gath. On le rapporta à Schimeï, en disant : Tes serviteurs sont à Gath. Schimeï se leva, se courrouça, et s'en alla à Gath chez Akisch pour chercher ses serviteurs. Schimeï donc s'en alla, et il ramena avec lui ses serviteurs. On informa Salomon que Schimeï était allé de Jérusalem à Gath, et qu'il était de retour. Le roi fit appeler Schimeï, et lui dit : Ne t'avais-je pas juré par l'Eternel, et ne t'avais-je pas fait cette adjuration formelle : Sache bien que tu mourras le jour où tu sortiras pour aller de côté ou d'autre ? Et ne t'as-tu pas répondu : C'est bien ! j'ai entendu ? Pourquoi donc n'as-tu pas observé le serment de l'Eternel que je t'avais donné ? Et le roi dit à Schimeï : Tu sais au-dedans de ton cœur tout le mal que tu as fait à David, mon père ; l'Eternel fait retomber ta méchanceté sur ta tête. Mais le roi Salomon sera béni, et son trône de David sera pour toujours affermi par l'Eternel. Et le roi donna ses ordres à Benaja, Jehojada, qui sortit et frappa Schimeï ; et Schimeï mourut.

La royauté fut ainsi affermie entre les mains de Salomon. (1 Rois 2. 36-46)

Cette lecture nous apprend que, pour Schimeï, les serments faits devant Dieu ont aussi peu de valeur que sa repentance. Quand son intérêt est en jeu, il passe outre la parole donnée avec serment. Il en aurait été ainsi de sa repentance. Schimeï représentait une menace permanente pour le règne de Salomon et, à la première occasion favorable, il se serait retourné contre lui. Son salut n'était pourtant lié qu'à une simple condition, celle de ne pas s'éloigner de Jérusalem. Il était assigné à résidence, mesure juriciaire qui existe encore de nos jours. On voit le peu de cas qu'il fait à la grâce accordée, une première fois par David et une deuxième fois par Salomon. La première occasion lui est bonne pour la mépriser et la transgresser. C'est-à-dire que la grâce n'avait pas touché son cœur ni amendé ses voies. Cela nous rappelle cette parole de l'Ecriture : « Celui qui a été maintes fois repris et qui raidi son cou, sera brisé subitement et sans remède ». C'est aussi ce que nous dit Héb. 6.7-8 : « Lorsqu'une terre est abreuvée par la pluie qui tombe souvent sur elle et produit des épines et des chardons, elle est réprouvée et près d'être maudite et on fini par y mettre le feu ».

Salomon à son apogée représente le Seigneur Jésus-Christ qui, après quelque vingt siècles de patience, clôturera l'ère de la grâce en prenant possession de son royaume avec puissance. Que va-t-il faire envers les nations rebelles ? Ce que Salomon a fait envers Schimeï. Le Psaume 2 nous l'apprend : « Tu les briseras avec une verge de fer comme le vase d'un potier ».

L'Apocalypse nous confirme qu'ensuite Il pa
nations, mais toujours avec cette même verge
Il y aurait beaucoup à dire là-dessus mais tel n'
notre propos. Revenons-en une dernière fois à S

Il a payé de sa vie le franchissement du Cédron
imposée par Salomon. Il y a aussi une limite qu
franchi jamais impunément si l'on n'a pas fait l
avec Dieu. C'est celle qui sépare la vie de la m

Les années que nous vivons dans notre corp
des années de grâce. Elles nous sont données pou
le point, nous repentir, nous convertir, accepter l
de Dieu et vivre en conséquence. Dans ce cas-l
est bien. L'homme réconcilié avec Dieu peut c
avec David : « Quand je marche dans la vallée de
bre de la mort, je ne crains aucun mal » (Ps. 23)
pour beaucoup, la mort est ce que le Cédron a ét
Schimeï, une condamnation sans appel, car
réservé aux hommes de mourir une fois, après
vient le jugement.

Beaucoup de gens gaspillent leurs années et ar
à la frontière de cette vie sans s'être préparés
l'autre.

Au seuil de ce qui est si sérieux et si grand, co
la prière de David devrait être la nôtre : « Eterne
moi quel est le terme (le Cédron) de ma vie, que
la mesure de mes jours » (Ps. 39.5). Et aussi c
Moïse qui la complète : « Enseigne-nous à bien
ter nos jours afin que nous appliquions nos co
la sagesse car ils passent vite et nous nous envo
(Ps. 90.12).

Nous ferons maintenant un bref retour en a
quand Schimeï se prosterne devant David.

« Abischaï, fils de Tseruja, prit la parole et dit : « Schimeï ne doit-il pas mourir pour avoir maudit l'oïnt de l'Eternel ? Mais David dit : « Qu'ai-je à faire avec vous, fils de Tseruja, et pourquoi vous montrez-vous aujourd'hui mes adversaires ? Aujourd'hui ferait-on mourir un homme en Israël ? »

Encore une fois, les fils de Tseruja, représentant l'esprit charnel, c'est-à-dire le chrétien encore dominé par la chair, ne peuvent concevoir qu'en un jour de victoire, la miséricorde puisse triompher du jugement. Un légalisme étroit, borné et implacable anime l'esprit charnel.

Tous ceux qui sont au contraire animé de l'Esprit du Fils de David répondront comme David : « Qu'ai-je à faire avec vous, fils de Tseruja, pourquoi vous montrez-vous aujourd'hui mes adversaires ? »

Avec Jésus il faut répondre à ceux qu'animent la chair et le sang, à ceux qui, comme Joab ou Pierre, rejettent la Croix de l'abaissement ou du pardon : « Arrière de moi Satan, tu m'es en scandale car tes pensées ne sont pas les pensées de Dieu, mais celles des hommes. » (Matt.16.23).

Ceux qui ont l'Esprit de Jésus, répondront comme Jésus aux disciples qui demandaient que le feu du ciel vienne consumer les Samaritains : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes animés ».

Quand plus tard ils ont été habités et animés du Saint-Esprit et qu'ils sont devenus des hommes vraiment spirituels, ils sont retournés vers ces mêmes Samaritains, non plus pour qu'un baptême de feu venant du ciel les détruise, mais pour que, par un autre Baptême, l'Esprit de Dieu vienne les habiter et les animer.

Nous concluons ce chapitre par cette réflexion : David, homme de l'Ancienne Alliance de la loi, était déjà revêtu de l'Esprit de grâce de la Nouvelle Alliance. Cela nous permet de comprendre pourquoi il était un homme selon le cœur de Dieu.

Dans la vie de Joab, l'intermède de Schimeï nous a fourni une étude sans surprise et sans problème. Il n'en sera pas de même avec ce nouveau venu qu'est Amasa, l'éphémère et peu heureux général d'armée.

Amasa est le cousin de Joab. Leurs mères sont sœurs. Il est aussi le neveu de David. Il a embrassé le parti d'Absalom qui était son propre cousin. Comme on le voit, tout se passe en famille !

Amasa s'était rangé contre David, le roi que l'Eternel avait choisi et mis en place. Il avait prêté main-forte à l'abominable conjuration d'Absalom. Nommé général par ce dernier, il prit la tête de la puissante armée révolutionnaire. Mais pour un coup d'essai, ce ne fut pas un coup de maître car il perdit sa première bataille qui fut aussi sa dernière. Ce qui suit va nous stupéfier. Comme le Président Truman l'a fait pour Mac Arthur, le vainqueur du Pacifique, David limoge Joab et met Amasa, le général ennemi vaincu, à la tête de son armée !! C'est à n'y plus rien comprendre, d'au-

tant qu'Amasa n'était pas un foudre de guerre, le plan professionnel, dirions-nous aujourd'hui, rivalisait pas à la cheville de Joab. Un peu plus tard de la première mission que David va lui confier, tarder bien au-delà du délai fixé par le roi.

La seule leçon spirituelle que l'on peut éventuellement retirer de cet épisode, c'est que l'obéissance mieux que le sacrifice (1 Sam. 15.22). L'obéissance du pâle Amasa valait peut-être mieux que les sacrifices spectaculaires du rétif Joab.

Il est vraisemblable que David veut avoir à sa disposition un homme moins remuant que Joab. Il est hors de doute que Joab aime David et sert sa cause de toutes ses forces, mais il a une autorité parallèle à celle de David. Il en abuse un peu trop et n'en fait qu'à sa tête. Il traite parfois David plus comme son oncle que comme son roi et d'une façon trop cavalière. Il appelle « tonton David » devant tout le monde et lui donne des grandes claques dans le dos dont quelques-unes arrivent dans la figure !! On comprend que David ait « ras-le-bol » d'un neveu pareil. Pour avoir le droit de paroles franches, il le limoge sans façon. Comme un roseau dans la tempête, Joab plie mais ne rompt pas. Il fait comme s'il n'avait rien entendu et continue à mener les affaires du roi tambour battant.

Cela nous montre à quel point il devait avoir une formidable personnalité. Jamais d'ailleurs, David n'a pu en venir à bout.

C'est comme notre vieille nature, elle n'en fait rien de sa tête. Assurément, depuis notre conversion notre homme n'est plus sur le trône de notre vie, mais il est tout près. Il a ses petites idées bien à lui. Les

que nous lui donnons ne sont pas toujours exécutés comme nous voudrions qu'ils le soient. Il nous a plus d'une fois lancé un « zut » sonore à la tête. Plus d'un fois il a humilié notre spiritualité. Pourtant nous l'avons destitué officiellement, nous l'avons limogé mais il a fait comme s'il n'entendait pas. Nous avons alors dit comme David : « Je suis encore trop faible quoique j'aie reçu l'onction royale, ces gens, les fils de Tseruja, sont trop puissants pour moi » (2 Sam. 3.39). Comme David a dû prendre son parti de vivre avec Joab à ses côtés, nous avons aussi dû prendre le parti de supporter notre vieille nature. Joab est omniprésent dans tout ce qui touche les affaires et les combats de David. Il lui colle à la peau. Aussi la tentative de s'en débarrasser va-t-elle échouer. Joab, comme notre chair, finira bien par trouver son maître un jour, mais il faudra encore attendre un peu.

Afin d'avancer dans notre étude, nous lirons maintenant 2 Sam.20.1-2 et 4-10.

Il se trouvait là un méchant homme, nommé Schéba, fils de Bicri, Benjamite. Il sonna de la trompette, et dit : Point de part pour nous avec David, point d'héritage pour nous avec le fils d'Isaï ! Chacun à sa tente, Israël ! Et tous les hommes d'Israël s'éloignèrent de David, et suivirent Schéba, fils de Bicri. Mais les hommes de Juda restèrent fidèles à leur roi, et l'accompagnèrent depuis le Jourdain jusqu'à Jérusalem.

Le roi dit à Amasa : Convoque-moi d'ici à trois jours les hommes de Juda ; et toi, sois ici présent. Amasa partit pour convoquer Juda ; mais il tarda au-delà du temps que le roi avait fixé. David dit alors à Abischaï : Schéba, fils de Bicri, va maintenant nous faire plus de

mal qu'Absalom. Prends toi-même les serviteurs maître et poursuis-le, de peur qu'il ne trouve des fortes et ne se dérobe à nos yeux. Et Abischaï, suivi des gens de Joab, des Kéréthiens et des thiens, et de tous les vaillants hommes ; ils sortirent de Jérusalem, afin de poursuivre Schéba, fils de David.

Lorsqu'ils furent près de la grande pierre qui est à Gabaon, Amasa arriva devant eux. Joab était vêtu d'une épée par-dessus les habits dont il était revêtu ; elle était attachée à ses reins dans le fourreau, d'où elle glissa, comme Joab s'avavançait. Joab dit à Amasa : portes-tu bien, mon frère ? Et de la main droite il saisit la barbe d'Amasa pour le baiser. Amasa ne prit garde à l'épée qui était dans la main de Joab ; et l'en frappa au ventre et répandit ses entrailles à terre sans lui porter un second coup. Et Amasa mourut.

Joab et son frère Abischaï marchèrent à la suite de Schéba, fils de Bicri.

Si nous ne comprenons pas tout à fait David dans sa décision d'éloigner Joab de l'armée, nous ne pouvons approuver ce dernier dans sa façon de déjouer les obstacles. Qu'il soit ulcéré de sa destitution, nous le comprendra sans peine. Se voir remplacé à la tête de l'armée par un ex-ennemi qui est selon lui un grand félon, c'est plus que suffisant pour mettre son amour-propre à vif. Que sa fidélité inconditionnelle à la personne de David, sa loyauté, ses actes de vaillance, ses lourds sacrifices, sa vie qu'il a exposée si souvent, soient oubliés au profit d'un ex-traître, cela Joab ne peut le supporter. Il y avait là de quoi faire explosion ; mais son tempérament moins explosif que le sien. Son sa-

fait qu'un tour et, en homme d'action qu'il est, sa détermination est prise sur le champ. Ce sera, hélas, une bien sombre détermination. Amasa, pas plus qu'Absalom, ne fera le poids et nous ne donnerons pas cher de sa peau.

Blâmons Joab si nous le voulons, mais pesés aux mêmes circonstances que les siennes, je n'oserais affirmer que la différence soit en notre faveur. Que, par exemple, après maintes années de bons et loyaux services dans l'administration, dans une entreprise (ou dans l'Eglise), on nous mette sur la touche, du jour au lendemain, au profit d'un blanc-bec, d'un incapable ou d'un fils à papa, et je suis sûr qu'il ne ferait pas beau voir les cogitations meurtrières qui se bousculeraient dans nos pensées secrètes. Qu'à quelques années de la retraite on prive un travailleur de son avancement, vous pouvez être certain que ses sentiments seront ceux d'une poudrière. Je sais qu'un jour un représentant de la loi m'a collé une amende aussi coûteuse qu'injustifiée ; je vous assure que le volcan qui sommeillait à l'intérieur s'est vite réveillé. J'ai dû me mettre à genoux plusieurs fois pour être libéré des sentiments d'amertume et de rancune qui risquaient de me submerger. Et c'est sans doute ce que Joab n'a pas fait. Il n'a pas apporté la chose devant le Seigneur. Le croyant charnel n'a pas d'autre appui que la chair ; c'est l'homme qui se confie en l'homme. Et comme il n'est pas au bout de ses ressources, il ne va pas se priver du plaisir d'y puiser. « Remets ton sort à l'Eternel et Il agira », est un Psaume que la chair ne chante jamais volontiers. « C'est dans le calme et le repos que sera votre force », est un verset que le chrétien char-

nel ne souligne jamais dans sa Bible. S'il est un
que que la chair ne saurait chanter sans tousser,
« Je suis fort, oui plus que vainqueur *par le s*
Jésus mon Sauveur ».

Toutefois Joab, muni d'une solide dose de bon sens, ne fait pas de son cas personnel une affaire d'État. Il n'intente pas à David un procès en réhabilitation. Il le sait, lui ferait courir le risque de précipiter et de officialiser sa destitution. Joab qui n'a jamais été battu sur un champ de bataille, ne prend pas le risque d'être battu dans une assemblée générale. Car être battu dans une situation que Joab ne connaît pas et que son esprit il ne veut pas connaître. La chair non plus ne supporte pas l'humiliation de la défaite. Etre écarté ou avoir subi sont des états que notre MOI naturel n'aime pas. L'esprit de Jésus est un esprit d'abaissement. Hors de Christ, il n'y a pas de place pour l'humiliation.

Nous allons maintenant relever quatre erreurs communes pres à l'esprit charnel.

1) *Il rumine sa vengeance.*

Il laisse le soleil se coucher plusieurs fois par jour de colère, c'est-à-dire qu'il s'installe dans le péché et se bite avec lui. Il fait de la colère et de l'indignation ses conseillers. Or, chacun sait combien la colère est une mauvaise conseillère. Non, la chair ne sait pas sa place devant le Seigneur. Si elle était sûre que le ciel abonderait dans son sens, alors elle s'adresserait à lui. Mais elle est comme le roi Achab ; lui, son ami Josaphat l'a enjoint d'avoir recours à

phète Michée, il a répondu : il ne me prophétise jamais rien de bon !

N'aimant que s'entendre donner raison, la chair n'a que faire d'avis qui la porteraient à contre-courant.

2) Il ne comprend pas que Dieu puisse faire grâce.

Pour Joab, Amasa est un traître, un incivique qui a porté les armes contre une patrie qu'il a, lui, défendue au péril de sa vie. Amasa est pour Joab ce que Ninive sera pour Jonas, la ville dont il souhaite la destruction. Mais contrairement à son attente, Dieu grâcie Ninive comme David pardonne à Amasa. C'est plus qu'il n'en peut supporter. Joab se montre ici pareil au fils aîné de la parabole qui s'emporte et se fâche parce que son frère cadet est revenu à la maison, parce qu'il est passé de la mort à la vie, parce que son père a bien accueilli celui qui avait mangé son bien avec des prostituées. Et c'est pour lui qu'on a tué le veau gras ! C'est trop !

En fait, Joab, comme le fils aîné et comme Jonas, n'aime pas. Le salut des perdus et le retour des égarés lui tient fort peu à cœur. Le salut, c'est pour les alignés, les purs selon lui. Avec cette théorie, ni le fils prodigue, ni Saul de Tarse, ni Zachée, ni Marie-Madeleine, ni le brigand de la onzième heure, ni vous, ni moi, ni personne (pas même lui) n'aurait trouvé la porte de la grâce.

3) Il tient à sa place.

Ce n'est pas le mot « place » qu'il écrit en majuscules, c'est le pronom possessif SA place, SA place à lui. Tout y est sacrifié. Quand le MOI est sur le trône,

on peut s'attendre au pire. Quand Hérode a app
était né un roi qui allait devenir son roi et occup
trône, il s'est rendu coupable de l'épouvantab
sacre des innocents. Ponce Pilate tenait aus
place. On sait quel jugement il a prononcé pou
l'ami de César.

C'est toujours avec démesure que la chair
sessive. S'effacer, ne sera jamais le propre du
charnel.

Jeune évangéliste, je fus invité par le resp
d'une petite communauté, à y apporter une étu
domadaire sur le livre de la Genèse. Je n'avais
l'invitation que sur son insistance. Il prit t
ombrage de ma présence. A tort, il se crut mena
SA prépondérance. Je ne suis pas allé bien lo
ce survol du premier livre de la Bible. Le chap
Hénoch a été enlevé dans le ciel, fut le lieu et le m
choisi par lui pour me descendre en flammes ! E
quement encore ! J'ai appris par la suite que je
pas une exception. Voyant des concurrents par
s'arrangeait pour les éliminer tous car SA sup
lui paraissait en jeu.

4) *La façon dont il s'y prend.*

« Joab était ceint d'une épée par dessus les
dont il était revêtu ; elle était attachée à ses rei
le fourreau, d'où elle glissa, comme Joab s'av
Joab dit à Amasa : Te portes-tu bien, mon frè
de la main droite, il saisit la barbe d'Amasa pou
brasser. Amasa ne prit point garde à l'épée q
dans la main de Joab ; et Joab l'en frappa au

et répandit ses entrailles à terre, sans lui porter un second coup. Et Amasa mourut ». (2 Sam. 20.8-10)

Je me garderai d'appeler Joab un Judas, mais il y a une troublante similitude dans la façon de faire de l'un et de l'autre.

Quand un baiser est à la base d'actions aussi basses, cela ne laisse présager rien de bon pour l'avenir.

Mais là encore, ne jetons pas trop tôt la pierre à Joab. N'est-il pas courant de flatter son prochain d'un côté et de l'exécuter de l'autre ? De le louer hautement en public et de lui porter un coup bas ou de lui faire un coup fourré en cachette ? Ou, comme quelqu'un l'a dit de façon si croustillante : on vous passe la main dans le dos par devant et on vous crache à la figure par derrière ! On peut, il est vrai, assassiner une réputation avec un sourire.

Le monde des affaires n'est-il pas une jungle de ce type, où tous les coups sont permis ? Duper ou être dupé, n'est-ce pas la règle ?

J'étais un jour en tête-à-tête avec un homme d'affaires dans un restaurant libre-service de Nancy. Avant que j'aie pu lui rendre témoignage du salut gratuit qui est en Christ, il me confia avoir suivi des cours de psychologie pour la vente forcée. Il me dit : « Les affaires sont une guerre où l'on ne fait pas de quartier. C'est à celui qui dévorera l'autre. Manger ou être mangé, c'est la règle. *Je sais* que je vendrai ma marchandise. La seule inconnue, c'est le temps qu'il faudra y mettre, mais la vendre, je sais que je la vendrai. »

Cela se passe dans un siècle où les hommes, paraît-il, sont devenus majeurs. Que de gens honorables par devant qui ne sont que des filous par derrière. Que de

vitrines aguichantes qui cachent des arrières-boucrasseuses !

Amasa, pardonné et élevé au grade supérieur, David n'est pas sur ses gardes quand il rencontre cette erreur lui sera fatale. Nous aussi, nous sommes grâciés et élevés au plus haut rang par le Souverain Juge, mais cela ne nous dispense pas d'être prudents et de veiller. Sans tomber dans le travers de croire qu'ils voient des ennemis partout, nous ferons bien de rester sur nos gardes et de ne pas juger les gens sur leur air avenant et leurs bonnes façons. Il s'y cache parfois de redoutables épées. Si donc nous nous faisons des amis, si nous introduisons quelqu'un dans l'intimité ou si un jeune cherche un conjoint, gare aux conséquences si l'on s'en tient aux seules apparences. Un baiser fraternel peut cacher une trahison mortelle. Le grand pardon de Dieu ne nous garantit pas une confiance spirituelle et ne nous dispense pas d'une certaine méfiance. Plusieurs fois dans le Nouveau Testament nous trouvons cette exhortation : « Veillez ! » Et la plume inspirée de l'apôtre Paul : « Prenez garde aux chiens, prenez garde aux mauvais ouvriers ».

Ce que Joab a oublié, et beaucoup sur ce point ressemblent, c'est que ce qu'un homme sème, celui-ci il le récoltera.

En bon stratège, il met près du corps d'Amasa un homme qui canalise à sa suite toutes les bonnes volontés qui soutiennent la cause de David. Joab atteint ainsi un double but. Primo : Amasa le rival est hors de jeu au propre comme au figuré. Secundo : il ramène sa place à la tête de l'armée.

Les gens le suivent comme avant, certes, mais

oublie que ses œuvres aussi le suivent et qu'il devra y faire face. C'est encore là une vérité qui semble échapper à l'esprit charnel.

Il ne nous est rien rapporté de la réaction de David. Sans doute dépassé, est-il resté sans réactions. David est débordé sur son aile droite par son impétueux neveu. D'autant plus que Joab revient en triomphateur avec, dans la main, la tête du dangereux complotteur qu'était Schéba. Joab ajoute un trophée de plus à son impressionnant palmarès. Il peut regarder David en face et lui dire : Sire, mission confiée à un autre et accomplie par moi !! »

Apparemment, il faut bien l'admettre, ce nouveau coup d'éclat charnel est un triomphe. Tout se remet en place et la mécanique royale repart comme si rien ne s'était passé. Le chroniqueur de l'époque peut à nouveau écrire au v. 23 : « Joab commandait l'armée, etc... »

Mais, dans la vie d'un homme, ce n'est pas parce que les pressions s'allègent et que tout va bien, que ses comptes personnels sont clôturés. L'heure du bilan final va bientôt sonner pour Joab.

Les avions de lignes sont munis de la fameuse « petite boîte noire » qui enregistre sans défaillance toutes les données du vol. C'est cette boîte que recherchent d'abord les enquêteurs dans tout accident. Elle est conçue pour résister au feu, au choc, à l'eau et à la pression. C'est elle qui, une fois ouverte, permet de connaître les causes de l'accident.

Quand Dieu ouvrira la petite boîte noire des souvenirs, elle nous confirmera ce que l'apôtre Paul dit en 1 Cor.3.10-15 : « Selon la grâce de Dieu qui m'a été

donnée, j'ai posé le fondement comme un sage tecte, et un autre bâtit dessus. Mais que chacun garde à la façon dont il bâtit dessus. Car personne peut poser un autre fondement que celui qui a été, savoir Jésus-Christ. Or, si quelqu'un bâtit sur le fondement avec de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, du bois, du foin, du chaume, l'œuvre de chacun sera manifestée ; car le jour la fera connaître, qu'elle se révélera dans le feu, et le feu éprouvera l'œuvre de chacun. Si l'œuvre bâtie sur le fondement de Jésus-Christ subsiste, il recevra sa récompense. Si l'œuvre de quelqu'un est consumée, il perdra sa récompense ; pour lui, il sera sauvé, mais comme au travers du feu ».

Sur le bon fondement de sa fidélité inconditionnelle à David, Joab a bâti avec quelques pierres précieuses, mais aussi avec beaucoup de bois, de foin, de chaume. Le jour où l'Eternel va y mettre l'aller, ça promet de faire une belle flambée !

Je laisserai à l'apôtre Pierre le soin de tirer pour vous la conclusion de ce chapitre :

Puisque tout cela est en voie de dissolution, que bien votre conduite et votre piété doivent être irréprochables. Attendez et hâtez l'avènement du jour de Dieu, à cause duquel les cieux enflammés se dissoudront, les éléments embrasés se fondront ! Mais nous, nous, selon sa promesse, de nouveaux cieux et une nouvelle terre, où la justice habitera.

C'est pourquoi, bien-aimés, en attendant ces choses, appliquez-vous à être trouvés par lui sans tache et irréprochables dans la paix. (2 Pierre 3. 1-13)

La colère de l'Eternel s'enflamma de nouveau contre Israël, et il excita David contre eux, en disant : Va, fais le dénombrement d'Israël et de Juda.

Et le roi dit à Joab, qui était chef de l'armée et qui se trouvait près de lui : Parcoure toutes les tribus d'Israël, depuis Dan jusqu'à Beer-Schéba ; qu'on fasse le dénombrement du peuple, et que je sache à combien il s'élève. Joab dit au roi : Que l'Eternel, ton Dieu, rende le peuple cent fois plus nombreux, et que les yeux du roi mon seigneur le voient ! Mais pourquoi le roi mon seigneur veut-il faire cela ? Le roi persista dans l'ordre qu'il donnait à Joab et aux chefs de l'armée ; et Joab et les chefs de l'armée quittèrent le roi pour faire le dénombrement du peuple d'Israël.

Ils passèrent le Jourdain, et ils campèrent à Aroër, à droite de la ville qui est au milieu de la vallée de Gad, et près de Jaezer. Ils allèrent en Galaad et dans le pays de Thachthim-Hodschi. Ils allèrent à Dan-Jaan, et aux environs de Sidon. Ils allèrent à la forteresse de Tyr,

et dans toutes les villes des Héviens et des Cananéens. Ils terminèrent par le midi de Juda, à Beer-Schéva. Ils parcoururent ainsi tout le pays, et ils arrivèrent à Jérusalem au bout de neuf mois et vingt jours. Joab dit au roi le rôle du dénombrement du peuple : il y avait en Israël huit cent mille hommes de guerre tirant l'épée, et en Juda cinq cent mille hommes.

David sentit battre son cœur, après qu'il eut fait le dénombrement du peuple. Et il dit à l'Eternel : J'ai commis un grand péché en faisant cela ! Maintenant, ô Eternel, daigne pardonner l'iniquité de ton serviteur, car j'ai complètement agi en insensé (24.1-10)

Le même récit repris en 1 Chroniques 21, nous confronte devant un grave dilemme de compréhension et d'interprétation car ce qui semble attribué à Dieu dans le premier, l'est à Satan dans le second. Dieu ou Satan ? Dieu peut-Il être l'auteur du mal ? Pris isolément, les deux textes se contredisent. Si nous oublions l'unité tant que la Bible forme un tout, nous allons lui attribuer les pires aberrations, mais l'analogie de la figure gardera de l'erreur.

Le livre et l'expérience de Job vont jeter une lumière explicative sur ces deux textes apparemment contradictoires : « Or, les fils de Dieu vinrent un jour se présenter devant l'Eternel, et Satan vint aussi au milieu d'eux se présenter devant l'Eternel. L'Eternel dit à Satan : D'où viens-tu ? Satan répondit à l'Eternel : Je parcours la terre et de m'y promener. L'Eternel dit à Satan : As-tu remarqué mon serviteur Job ? Il n'y a personne comme lui sur la terre ; c'est un homme parfait et droit, craignant Dieu et se détachant de tout mal. »

intègre et droit, craignant Dieu, et se détournant du mal. Il demeure ferme dans son intégrité, ET TU M'EXCITES à le perdre sans motif » (Job 2.1-3). Voilà d'où part tout le mal : de Satan. L'Apocalypse nous dit qu'il est l'accusateur des frères. Comme dans le cas de Job, il accuse souvent sans avoir besoin d'un motif valable. Son mensonge lui est suffisant pour accuser les hommes. Il est remarquable de constater qu'à Sodome et Gomorrhe, Dieu est descendu vérifier si les accusations de Satan étaient fondées (Gen.18.21). C'est bien la preuve qu'Il le tenait pour le père du mensonge. Mais Dieu ne se hâte pas dans ses jugements et Il ne les exécute qu'à coup sûr. Hélas pour eux, il y avait motif à excitation et l'Eternel dut les détruire.

Ici aussi il y avait motif à excitation.

L'Ecriture nous démontre à suffisance que l'idolâtrie était toujours présente en Israël et que de nombreux crimes n'avaient pas été réglés. Il suffira, pour nous en convaincre, de lire 2 Sam.21.1. « Du temps de David, il y eut une famine qui dura trois ans. David chercha la face de l'Eternel, et l'Eternel lui dit : « C'est à cause de Saül et de sa maison sanguinaire, c'est parce qu'il avait fait périr les Gabaonites ».

On peut donc être sûr que chaque fois qu'il y a un sujet d'accusation, Satan s'en sert pour mettre en branle la justice de Dieu, car il sait que Dieu ne peut voir le mal sans le punir. Après avoir poussé les hommes dans le mal, l'ennemi veut les précipiter dans le jugement de Dieu. C'est une tactique invariable chez lui et nous la retrouvons jusque dans le dernier livre de la Bible. Mais la parade de l'enfant de Dieu aux accusations de l'Adversaire est celle-ci : « ...ils l'ont

vaincu à cause du sang de l'Agneau et par la de leur témoignage ». La foi publique au sacrifice glorieux et expiatoire de Jésus-Christ, met les armées ennemies en déroute. Face à l'Agneau de Dieu, le péché du monde ; face au grand pardon accordé par le Souverain Juge de la terre et des cieux, les plus nombreux faisceaux de preuves deviennent comme des feuilles mortes emportées par le vent. Elles n'ont que devenir que celui de pourrir ou de brûler. En vue la mort et la résurrection du Christ, l'apôtre Paul, poussé par l'Esprit, a lancé comme un défi toutes les forces infernales réunies : « Qui accusera de Dieu ? C'est Dieu qui justifie ! »

A vrai dire, le dénombrement dont David s'est déclaré coupable, n'était pas à proprement parler un péché. Il y avait déjà eu d'autres dénombrements en Israël, car Dieu est un Dieu d'ordre. D'ailleurs, un peu plus loin, David entreprendra le dénombrement des hommes, et ce ne sera pas un péché (1 Chr.23.3) car les buts nous est révélé au v. 5 : «...pour louer l'Eternel ». Mais l'esprit dans lequel celui-ci est fait, est différent. C'était en fait pour se louer lui-même, le péché de David qui est celui du diable (1 Tim.3.6). Ezéchias le répétera plus tard dans une occasion qui est relatée en 2 Chron.32.25 : « Ezéchias ne se glorifia pas au bienfait qu'il avait reçu, car son cœur s'élève et la colère de l'Eternel fut sur lui... alors, du fait de SON ORGUEIL, Ezéchias s'humilia... ». Il semble-t-il, a connu cette bouffée d'orgueil qui fait monter à la tête du plus humble. C'est ce qu'il a écrit dans le Psaume 30.7.8 : « Je disais dans mon orgueil, je ne chancellerai jamais. Eternel, par ta

tu avais affermi ma montagne... tu cachas ta face et je fus troublé ».

Le Psaume 81.11-13 nous dit encore : « ...mon peuple n'a pas écouté ma voix ; Israël ne m'a point obéi ; alors, je les ai livrés aux penchants de leur cœur et ils ont suivi leurs propres conseils ». C'est ce qu'a fait David ; il n'a pas écouté la voix de Dieu qui parlait par l'entremise de Joab. Agissant comme un autocrate, il persista dans son ordre. Ce fut la goutte qui fit déborder le vase : à une marée de péché, répondit une marée de jugement dans laquelle soixante-dix mille hommes trouvèrent la mort.

Mais la raison première de cette terrible plaie se découvre dans une violation ouverte de la Loi de Dieu. Or, les Israélites, David en tête, n'ignoraient rien de cette loi qui disait : « Lorsque tu compteras les enfants d'Israël pour en faire le dénombrement, chacun d'eux paiera à l'Eternel le rachat de sa personne, **AFIN QU'ILS NE SOIENT FRAPPES D'AUCUNE PLAIE LORS DE CE DENOMBREMENT** » (Exode 30.12).

L'impérieuse nécessité du rachat est toujours en vigueur aujourd'hui, toutefois sur un plan différent. Pour être compté au nombre des sauvés et des adorateurs, il faut être racheté, non avec des choses périssables comme de l'argent ou de l'or, mais par le sang de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tâche (1 Pierre 1.18,19).

C'est ce que n'avait pas compris, ou n'avait pas voulu comprendre Caïn qui, dans une tentative d'approche de Dieu, n'avait pas, comme son frère Abel, mis entre lui et Dieu, le rachat de ses fautes par la victime expiatoire. Certes, ce n'était pas l'adoration d'un

faux dieu, c'était une fausse adoration du vrai.
Nous connaissons tous la fin de non-recevoir
fut signifiée.

En ce qui concerne Israël, ne nous étonnons pas
de son jugement qui n'est que peu de chose en com-
raison de ce qui attend notre monde. La corrup-
la violence tiennent le haut du pavé sur notre pa-
qui vacille. Des millions de petits enfants sans d-
sont assassinés chaque année par l'avortement lé-
Par l'effet d'une simple saute d'humeur ou pou-
venances personnelles qui souvent n'ont rien à vo-
des situations de désespoir, une femme peut faire
en toute bonne conscience l'être qui lui est le plu-
che et qui lui ressemble le plus. Déjà la coupe
colère de Dieu est presque pleine. Encore quelque-
tes et elle va déborder. A ces millions de crimes e-
genre, vont répondre des centaines de millions de
D'effroyables convulsions militaires, politiques e-
logiques vont secouer la planète toute entière.
bien compris l'Apocalypse (je souhaite me tromp-
deux tiers de l'humanité vont périr. Si l'on ar-
compteur démographique à cinq milliards d'hab-
cela donnera SOIXANTE-DIX FOIS plus de vi-
que pendant la dernière guerre qui fut pourtant
meurtrière de tous les temps. Nous savons tous, a-
de nous-mêmes, que de tels massacres sont main-
à la portée du génie destructeur des hommes.

Ce qui surprend agréablement dans cette hi-
c'est l'attitude de Joab devant l'ordre du roi. D-
ment, ce Joab n'en finira pas de nous étonner.
vraiment le Cromwell dont nous avons parlé da-
précédent chapitre, capable du meilleur et du

D'emblée, il discerne ce qu'il y a de mauvais dans l'ordre qu'il reçoit et il répond ainsi : « Que l'Eternel rende son peuple cent fois plus nombreux ! Ô roi mon seigneur, ne sont-ils pas tous serviteurs de mon seigneur ? Mais pourquoi mon seigneur demande-t-il cela ? Pourquoi faire ainsi pécher Israël ? » (1 Chr.21.3).

Cela veut dire : Tu n'as plus d'adversaires, ils te servent tous. Pourquoi les compter ? Pourquoi faire cela ? Pourquoi pécher contre la Parole de Dieu ?

L'acuité spirituelle de Joab nous étonne presque autant que l'obstination aveugle de David. En plus, la modération du langage et le respect qu'il porte à la personne royale sont un modèle du genre. Louis XIV n'a pas eu de serviteur plus stylé.

Cela veut dire que quand Joab n'est pas passionné, quand il garde la tête froide et qu'il reste maître de lui, il a le discernement des esprits et il connaît la différence entre le bien et le mal. Cette spiritualité occasionnelle accroît en quelque sorte, la gravité de ses erreurs passées car ce n'est pas l'ignorant qui a péché. Les bourreaux du Seigneur Jésus ont pu bénéficier de sa prière : « Père, pardonne-leur car ils ne savent ce qu'ils font ». Mais Joab n'est pas de leur nombre. Quand il a embroché Abner et Amasa, ne savait-il pas ce qu'il faisait ?

Il est toutefois difficile d'évaluer à quel point un homme, fût-il chrétien, sait encore ce qu'il fait quand il est dominé par la colère, la jalousie, la rancune et la chair. J'ai connu de ces gens, dominés par la chair et par Satan. Ils n'étaient plus eux-mêmes. Ils voyaient rouge, comme un taureau dans l'arène. Une force

néfaste, supérieure à eux les subjuguait. Aucun royaume ne pouvait leur faire voir autre chose que le carré de drap rouge. Tout leur univers y était ramené.

Désolant spectacle que celui de créatures appartenant aux horizons les plus larges, qui se laissent enfermer dans d'aussi étroites dimensions que celles de la chair charnelles comme l'égoïsme, la haine, la jalousie, le parti pris et allant jusqu'au parjure pour les atteindre.

Nous venons de bénéficier du dernier bon conseil et du dernier éclair de spiritualité de Joab. Contre l'ordre par l'ordre du roi, il se met en route mais le cœur n'est pas. Laissons-lui ce dernier fleuron. L'ordre paraît une abomination. Quand on connaît les motifs, on en convient, le terme n'est pas forcé.

Quelqu'un demandera peut-être : « Que de Dieu dans tout ceci David, le croyant spirituel, l'homme selon le cœur de Dieu ? » L'explication est bien simple. Avons-nous remarqué que, tout au long de la vie de ces deux hommes, c'est David qui est tenté, jamais Joab.

Qui est pris à partie par Satan ? Qui est visé ? David.

Qui est pris pour cible principale ? Encore David.

Joab n'est pas très dangereux pour Satan. Joab ne contredit pas vraiment ses plans. Ce n'est pas non plus de la lignée de Joab que doit naître le Messie. Il a étripé deux hommes plus justes que lui, sans que jamais repentance ne naisse dans son cœur. Assommer le juste, c'est le travail de Satan et, dans ces occasions, Joab s'est montré son auxiliaire. Jamais le Saint-Esprit ne nous a dit de lui, ce qu'il nous a dit de David en 2 Sam.24.10 : « David sentit battre son cœur après qu'il eut fait le dénombrement... et il dit à l'homme »

nel : J'ai commis un grand péché en faisant cela ! Maintenant ô Eternel, daigne pardonner l'iniquité de ton serviteur, car j'ai complètement agi en insensé ! »

L'Ecriture ne nous a pas rapporté que Joab ait jamais dit : « J'ai péché. »

Venons-en maintenant à l'épisode de sa vie qui va déterminer et précipiter sa chute.

Adonija, fils de Haggith, se laissa emporter par l'orgueil jusqu'à dire : C'est moi qui serai roi ! Et il se procura un char et des cavaliers, et cinquante hommes qui couraient devant lui. Son père ne lui avait de sa vie fait un reproche, en lui disant : Pourquoi agis-tu ainsi ? Adonija était, en outre, très beau de figure, et il était né après Absalom. Il eut un entretien avec Joab, fils de Tseruja, et avec le sacrificateur Abiathar ; et ils embrassèrent son parti. Mais le sacrificateur Tsadok, Benaja, fils de Jehojada, Nathan le prophète, Schimeï, Réï, et les vaillants hommes de David, ne furent point avec Adonija. Adonija tua des brebis, des bœufs et des veaux gras, près de la pierre de Zohéleth, qui est à côté d'En-Roguel ; et il invita tous ses frères, fils du roi, et tous les hommes de Juda au service du roi. Mais il n'invita point Nathan le prophète, ni Benaja, ni les vaillants hommes, ni Salomon, son frère. (1 Rois 1.5-10)

Ici, Joab a perdu le flair spirituel qu'il avait encore tout à l'heure. Cette affaire sent le brûlé à plein nez, mais il ne sent rien. Il a un gros rhume, spirituellement parlant. Lui qui a si bien discerné l'orgueil du père, ne flaire pas celui du fils, au point de se laisser berner sur toute la ligne.

Il devait pourtant savoir que Dieu avait désigné mon comme successeur au trône de David.

Et surtout, il voit se reproduire en Adonija le scénario que chez Absalom. C'est la réplique, en petit, de ce qui s'est passé il y a quelques années. Adonija se procure un char, des cavaliers et cinquante hommes qui courent devant lui. Etant le fils aîné, il est dans la lignée de la chair, le successeur apparemment tout désigné.

Il était très beau de figure, ce qui ne gâche rien de sûr, mais Absalom de sinistre mémoire l'était au moins autant que lui. De son vivant, David n'avait jamais fait aucun reproche à ce fils. David avait expérimenté sur ce garçon la théorie du « self-expression », du laisser faire ; pas de réprimande, pas de fessée, rien qui puisse le traumatiser et l'empêcher de s'épanouir librement et harmonieusement sans contraintes. On aurait beaucoup à dire là-dessus, mais comme tel n'est pas le propos de ce livre, nous ne nous y arrêtons pas.

Plus habile qu'Absalom, au lieu de remplacer le général Joab par un autre comme l'avait fait son père, Adonija vient trouver son oncle Joab et lui expose confidentiellement ses projets d'avenir.

Ce qui est époustouflant, c'est que Joab donne une réponse baissée dans le panneau. Mais POURQUOI ?

Nous nous souviendrons que Joab avait été, dans certaines occasions, d'une dureté qui confinait à la méchanceté. Or, la méchanceté ne reste jamais impunie.

Le reproche qui lui sera fait ne visera pas la violence de ses guerres (les guerres ne sont-elles pas toutes violentes ?) mais d'avoir mis dans sa vie une accumulation de la violence, au point d'avoir versé, en t

de paix le sang de la guerre ou, si l'on préfère, d'avoir fait la guerre à ceux qui ne la lui faisaient pas (1 Rois 2.5.6.).

Dans les guerres spirituelles que livre l'Eglise aujourd'hui, j'ai connu des hommes de Dieu qui ont été anormalement durs. Certes, il n'est pas facile de conduire une Eglise ou une Assemblée et l'on admet que des mesures extrêmes telles que l'exclusion doivent parfois être envisagées. Mais certaines excommunications ont été prononcées qui n'étaient que de purs assassinats spirituels, des meurtres camouflés par des règlements de compte à la Joab. On a vu ces mêmes hommes, sur le déclin de leur vie, tomber dans des pièges aussi grossiers que celui tendu sous les pieds de Joab. Eux qui, à leurs heures de gloire, ont eu tant de discernement, en ont eu si peu par la suite, qu'on leur a fait prendre des rails de chemin de fer pour des antennes de télévision ! Et la chose incroyable, c'est qu'ils ont marché dans la combine ! L'action qui les a entraînés à leur perte relevait d'un tel non-sens que seul un aveuglement dirigé pouvait expliquer la chose. Non, vouloir tuer un ministère, un innocent ou un plus juste que soi est un crime qui ne peut rester impuni.

Dans quelle galère Joab (et d'autres avec lui) sont-ils allés se mettre ?

Sous la haute surveillance de Dieu, la course au trône d'Adonija avorte. David, quasi mourant et averti inextrémis du complot d'Adonija, le court-circuite en intronisant officiellement, et sur le champ, son successeur Salomon qu'il désigne comme tel aux yeux de tous.

Adonija, coiffé sur le poteau, n'a la vie sauve que

par la grâce du nouveau souverain, grâce accordée avec sursis.

Sournoisement, il va essayer de rattraper son politique qu'il n'a jamais digéré. Cela causera sa car cette fois-ci, la sentence sera exécutée contre

Quand Joab apprend que le filandreux Adonija dont il avait suivi le parti, est mis à mort et que le sacrificateur Abiathar est exilé, il comprend que son règne a sonné.

Ici encore, on retrouve Joab tout entier. Il n'exalte pas un regret, il ne s'excuse pas auprès de Salomon. Sa rude cuirasse n'est pas entamée par la repentance. Il faut le redire, la chair a de la raideur, de l'aridité spirituelle, surtout dans les genoux ! La gène physique lui fait trop mal. La cause qu'il a défendue un instant n'était pas la bonne. Il le sait bien, mais tant peu de choses resteront ce qu'elles sont, il ne pliera pas, si même il a plié intérieurement, extérieurement, il a rien laissé paraître.

Portrait saisissant du chrétien encore charnel, cœur et d'esprit. Car il faut l'admettre, Joab a une descendance fort nombreuse jusque dans les Eglises dites de professants.

Que de gens « bien cotés », avec des responsabilités aussi considérables que celles de Joab qui, en ces lignes, se souviendront sans effort d'avoir pris une telle action ou pris telle sanction à faire grincer contre le poids des balances de la Justice, du Droit et de l'Équité.

Abusés, circonvenus ou non comme Joab dans la vie, faire d'Adonija, leurs signatures ornent des documents et leurs paroles accréditent des contre-vérités qui jettent

un discrédit permanent sur d'honorables serviteurs de Dieu.

Que de Joab modernes qui, comme lui, savent qu'ils ont eu tort d'écrire, de signer, de dire ou de faire ce qu'ils ont fait, mais qui n'auront jamais le courage du fils prodigue qui refit son chemin en sens inverse, afin de réparer les brèches faites par leur affreuse besogne !

Mais pis que Joab est celui qui se retranche lâchement derrière une repentance secrète afin de ne pas devoir réparer ouvertement des méfaits commis tout aussi ouvertement. A eux s'appliquent ces quelques vers de Charles Beaudelaire :

Leurs péchés sont têtus, leurs repentirs sont lâches

.....
Et ils restent gaiement dans le chemin bourbeux,
CROYANT PAR DE VILS PLEURS, LAVER
TOUTES LEURS TACHES.

Certes non, Joab des temps modernes, il ne t'est pas plus facile qu'à lui de dire, à qui de droit : J'ai péché !

Le fils prodigue est descendu jusqu'aux cochons avant de le dire. Maudit orgueil ! Mais lui au moins, a fini par le dire, tandis que toi...

Mais ce qui serait pire encore, c'est de ne pas même être conscient d'avoir péché en s'acoquinant avec le mal et en se prêtant au massacre ou d'un frère ou d'un ministère ou d'une réputation. Cet état d'inconscience serait impensable pour un chrétien né de nouveau par le Saint-Esprit qui convainc de péché. Au lieu de parler du Tribunal de Christ, il faudrait alors parler du Grand Trône Blanc.

Le bruit en parvint à Joab, qui avait suivi le d'Adonija, quoiqu'il n'ait pas suivi le parti d'Alom. Et Joab se réfugia vers la tente de l'Eternel, et saisit les cornes de l'autel. On annonça au roi Salomon que Joab s'était réfugié vers la tente de l'Eternel, et qu'il était auprès de l'autel. Et Salomon envoya Benaja, fils de Jehojada, en lui disant : Va, frappe-le. Benaja arriva à la tente de l'Eternel, et dit à Joab : Sors ! c'est le roi qui l'ordonne. Mais il répondit : Non ! je veux mourir ici. Benaja rapporta la chose au roi, en disant : C'est ainsi qu'a parlé Joab, et c'est ainsi qu'il m'a répondu. Le roi dit à Benaja : Fais comme il a dit, frappe-le, et enterre-le ; tu ôteras ainsi de dessus moi et de dessus la maison de mon père le sang que Joab a répandu sans cause. L'Eternel fera reposer son sang sur sa tête, parce qu'il a frappé deux hommes plus justes et meilleurs que lui et les a tués avec l'épée, sans que mon père David le sache : Abner, chef de l'armée d'Israël, et Amasa, fils de Jéther, chef de l'armée de Juda. Leur sang retombera sur la tête de Joab et sur la tête de ses descendants en perpétuité ; mais il y aura paix à toujours, de la part de l'Eternel, pour David, pour sa postérité, pour sa maison et pour son trône. Benaja, fils de Jehojada, mourut, et frappa Joab, et le fit mourir. Il fut enterré dans son tombeau, au désert. (1 Rois 2.28-34)

Nous reprenons une dernière fois l'enseignement que de cette étude. Joab, avons-nous dit, est le type du chrétien conduit par la chair parce que dominé par elle.

Quand donc cette chair sera-t-elle définitivement mise hors de combat ? A l'avènement de Salomon.

roi de gloire qui préfigure en sa personne, Jésus-Christ, le vrai, le grand Roi de Gloire.

Quand Jésus reviendra, en gloire surtout, son règne viendra avec Lui. Alors, de façon pratique, et pour la première fois dans l'histoire d'un monde déchu, « SA volonté sera faite sur la terre comme au ciel ». Cette chair qui se cabre, se regimbe, qui nous a tant fait souffrir, de laquelle nous avons dû dire à certaines heures qu'elle était encore trop puissante pour nous, en ce jour-là, sera anéantie. Le Seigneur Lui-même nous dépouillera de notre enveloppe et de nos profondeurs charnelles pour nous rendre conformes au corps de sa gloire, par la puissance qu'Il a de s'assujettir toutes choses. Alléluia !

Nous retiendrons à présent les toutes dernières paroles de Joab. Il les a prononcées alors qu'il se cramponnait aux cornes de l'autel du sacrifice sur lequel il était monté :

JE VEUX MOURIR ICI

Splendide message en quatre mots dont chacun est plein de signification. Rarement sans doute, paroles ont eu autant de sens que celles-ci, prononcées au bord de l'Eternité.

<i>JE</i> veux mourir ici.	Oui, mon vieux <i>JE</i> , mon vieux <i>MOI</i> et ce qu'il n'aurait jamais dû être va mourir aujourd'hui.
Je <i>VEUX</i> mourir ici.	Ma volonté enfin se rend, se plie, s'exécute. Je le veux,

qu'il en soit ainsi. Ainsi
il. Amen !

Je veux *MOURIR* ici. D'une mort qui ne po
m'être qu'un gain pu
vivre fut plutôt une per
veux mourir à une vie
sentait la mort qu'elle po
en soi.

Je veux mourir *ICI*. Ici et pas ailleurs, là
sacrifice est agréé de Dieu
où le Dieu que j'ai si sou
offensé est rendu propi
pécheur.

Phrase admirable entre toutes qui contient, en
tre mots, tout ce qui a manqué à sa vie.

Oui, Joab, c'est là sur l'autel que, beaucoup
tôt dans ta vie, tu aurais dû mourir à toi-même.

Tu aurais dû vivre de l'autel ou comme le dit l
vivre de sa Croix, vivre de Sa mort. Tu aurais dû
comme lui : Je porte toujours en moi la mort de J
Christ.

C'est à ta mort, Joab, que tu as laissé crucifi
chair avec ses passions, alors que le plan de Dieu
toi était que cela se passe à la conversion. Tu a
dû chanter ce beau chant dès ta jeunesse, Joab : «
avec Christ d'une mort volontaire... ». Car c'es
la Croix où il se laisse crucifier avec son Seigneur q
homme perd tout ce qu'il a et où, ayant tout pe
il n'a désormais plus rien à perdre.

Mais Joab ne s'est jamais laissé crucifier, ou si
Il en a traîné les désagréments toute sa vie. Voi

la sauver si souvent à son profit, il a fini par la perdre presque toute entière.

JE VEUX MOURIR ICI, telle est la grande et belle leçon qu'il nous lègue. Comme Samson, il tue plus d'ennemis dans sa mort que dans sa vie. La Croix de Jésus est plantée devant chacun de nous en cet instant. Oh ! si nous pouvions tous dire comme lui :

JE VEUX MOURIR ICI !

L'étude de la vie de Joab est terminée, ou presque. Elle était difficile à cerner. Le personnage était énigmatique, inquiétant et attachant tout à la fois. Le Saint-Esprit dit que c'est pour notre instruction que ces choses ont été écrites.

Je suis sûr que plus jamais vous n'ignorez Joab, prince et chef en Israël, lorsque dans votre lecture régulière de la Bible vous relirez ces pages. Toutefois le but de cette étude ne serait pas atteint si Joab commençait à prendre trop de relief. L'Ecriture nous dit : « Examinez toutes choses et retenez ce qui est bon. » Que plutôt nos yeux restent tournés vers David et surtout vers Celui qu'il représente.

Dans le chapitre onze de l'épître aux Hébreux, nous trouvons la galerie des héros de la foi. Il y a là des noms prestigieux, mais de peur que nos yeux ne s'arrêtent sur des grands hommes, le texte se continue par ces mots : « Ayant les regards fixés SUR JESUS le chef et le consommateur de la foi. » Il demeure l'unique, celui en qui il n'y a pas une seule ombre ni aucun mouvement charnel et dont la vie entière était tout à la fois remplie de l'Esprit, animée de l'Esprit et conduite par l'Esprit.

Nous venons de dire que l'étude était presque terminée. Il faut maintenant la terminer tout à fait.

- 1) En 2 Sam.8.13 il est dit : « David se fit un nom en battant les Philistins dans la vallée de Rephaï, et il tua 18 000 Edomites ».
- 2) En 1 Chr. 18.12 il est dit : « Abischaï battit les Philistins dans la vallée de Rephaï, et il tua 18 000 Edomites ».
- 3) Dans le Ps. 60.2 il est dit : « Joab revint et battit les Philistins dans la vallée de Rephaï, et il tua 18 000 Edomites ».

Une même victoire est attribuée chaque fois à un homme différent. David, c'est le roi, Abischaï le combattant et Joab, le prince et généralissime des armées.

Cela veut dire que personne n'est oublié.

Et pour bien prouver que chacun recevra sa récompense du Seigneur, il est écrit* en 1 Chr. 22.19 : « ...tout ce qui avait été consacré pour l'entretien de la maison de l'Eternel par Samuel le voyant, par Achis le roi de Gath, par Abner et par JOAB, FILS DE TSERUJA ».

Dans les cendres encore chaudes de sa vie tumultueuse, certaines de ses œuvres avaient résisté à l'épreuve. Elles étaient d'argent, quelques-unes étaient d'or, d'autres étaient même des perles précieuses.

Retenons surtout cela et faisons en sorte que sur le solide fondement de notre foi en Christ, il n'y ait rien de fragile.

* à titre posthume.

pas trop de bois, trop de foin, ni trop de chaume pour le jour du Tribunal de Christ.

La perfection serait atteinte s'il n'y en avait pas du tout.



Imprimé en France par IMEAF, 26160 La Bégude de Mazenc
Dépôt légal 3^e trimestre 1986 — N° d'impression 85332

« Etonnant Joab » était le thème des études du soir données lors d'une des Retraites de Glion, sur les hauts de Montreux en Suisse. Les auditeurs ont emporté avec eux une bénédiction durable et des impressions ineffaçables.

Bien que ces huit conférences aient été enregistrées sur cassettes par la maison CROISADE de Genève, plusieurs ont souhaité en avoir une version écrite afin d'en posséder un aspect moins fugitif et de pouvoir mieux s'y référer.

Le texte intégral de ces conférences se retrouve dans cet ouvrage, augmenté ici et là de quelques précisions qu'exige la rédaction d'un livre où le style parlé, volontairement conservé, côtoie la facture plus soignée du style littéraire.

Au lecteur non-averti qui aborde l'Ancien Testament, ce livre pose la question de Philippe à l'eunuque, ministre de Candace, reine d'Ethiopie : « Comprends-tu ce que tu lis ? ». Comme lui, il ne veut donner d'autre réponse que celle-ci : « ... commençant par ce passage, il lui annonça la bonne nouvelle de Jésus » (Actes 8.26-40).

« Etonnant Joab » était le thème des études du soir données lors d'une des Retraites de Glion, sur les hauts de Montreux en Suisse. Les auditeurs ont emporté avec eux une bénédiction durable et des impressions ineffaçables.

Bien que ces huit conférences aient été enregistrées sur cassettes par la maison CROISADE de Genève, plusieurs ont souhaité en avoir une version écrite afin d'en posséder un aspect moins fugitif et de pouvoir mieux s'y référer.

Le texte intégral de ces conférences se retrouve dans cet ouvrage, augmenté ici et là de quelques précisions qu'exige la rédaction d'un livre où le style parlé, volontairement conservé, côtoie la facture plus soignée du style littéraire.

Au lecteur non-averti qui aborde l'Ancien Testament, ce livre pose la question de Philippe à l'eunuque, ministre de Candace, reine d'Ethiopie : « Comprends-tu ce que tu lis ? ». Comme lui, il ne veut donner d'autre réponse que celle-ci : « ... commençant par ce passage, il lui annonça la bonne nouvelle de Jésus » (Actes 8.26-40).